
ACTE 1er, SCÈNE VIII.




L'HOMME BLASÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. DUVERT ET LAUZANNE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 18 NOVEMBRE 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
NANTOUILLET	M. ARNAL.	LE JUGE DE PAIX	M. CAMIADE.
POLIVEAU, vieux fat ridicule	M. ADOLPHE.	UN PETIT PAYSAN	Mlle IRÈNE.
ALFRED, jeune élégant	M. RICQUIER.	LOUISE, filleule de Nantouillet	Mme DOCHE.
RAVINARD, serrurier	M. LECLERC.	Mme DES CANARIES	Mlle JULIETTE.
JOSEPH, domestique de Nantouillet	M. BALLARD.	TROIS AMIS DE NANTOUILLET ET PAYSANS.	
JEAN RÉMY, fermier	M. AMANT.		

La scène est, au premier acte, chez Nantouillet, à la campagne; au deuxième acte, chez Jean Remy.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; à droite, au premier plan, une fenêtre ouverte donnant sur un balcon de plain-pied, on y aperçoit une barre de bois servant d'appui provisoire; au fond, à droite, l'entrée d'un petit salon fermé par une porte vitrée et garnie de rideaux; deux autres portes vitrées, au fond, donnant sur le jardin; à gauche, en deuxième plan, une riche cheminée surmontée d'une glace sans tain, au travers de laquelle on aperçoit encore le jardin; au premier plan, une petite porte conduisant aussi au jardin. Une causeuse est placée à gauche du spectateur; une chaise à droite près de la fenêtre, et faisant face au public; deux autres sont placées dans les intervalles des portes du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, RAVINARD*.

Joseph époussette les meubles et range le salon. Ravinard vient du fond, à gauche; il a une trousse de serrurier, et porte sur l'épaule une grille de balcon.

JOSEPH. Enfin, vous v'là, Ravinard! et cet appui du balcon qui donne sur la rivière?

RAVINARD. Le balcon demandé, le voilà... Bonjour, monsieur Joseph; ça va bien?

JOSEPH. Pas mal, et vous?... enfin c'est bien heureux que vous vous soyez décidé à venir.

* Costume de travail d'un serrurier; point de cravate, gilet de velours de couleur foncée, manches de toile brune, pantalon gris, gros souliers, tablier de cuir, favoris noirs, favoris épais descendant jusqu'au bas de la joue.

Toutes les indications sont données de la salle; le premier personnage inscrit occupe la gauche.

RAVINARD. On vient quand on peut ; on n'a pas que ça à faire... je vas poser ça vivement, c'est l'histoire d'un quart d'heure. (*Il pose la grille près de la fenêtre.*) J'ai là tout ce qu'il faut dans mon écrin.

* Il pose sa trousse par terre et en tire un marteau.

JOSEPH. Dépêchez-vous; car je ne peux pas approcher de cette fenêtre sans avoir une venette du diable. Il suffirait d'un étourdissement pour tomber à l'eau, et c'est là l'endroit le plus creux de la rivière. Ah ! si M. Nantouillet s'était aperçu qu'il n'y a là qu'une barre en bois, un balcon postiche, qui n'est seulement pas scellé, il aurait fait un beau train.

RAVINARD, *emportant la grille sur le balcon.* Il est donc rude au service ?

JOSEPH. Non, mais il n'aime pas à attendre; il paye pour ça. (*Ravinard frappe à coups redoublés hors de vue.*) Eh ben... eh ben !.. y pensez-vous?... faire un pareil sabbat! mon maître, qui vient de déjeuner, prend le punch avec ses amis dans le petit salon... vous ne pouvez pas cogner pendant qu'ils sont à table.

RAVINARD, *reparaissant.* Comme vous voudrez.

Il laisse son ouvrage En ce moment on entend un bruit de verres dans le petit salon, dont la porte est toujours fermée

POLIVEAU. A la santé de notre amphitryon !

NANTOUILLET. Merci, mes amis, j'en ai besoin.

CHOEUR.

AIR de *Madame Barbe-Bleue*

Le verre en main,
Qu'un gai refrain
Est agréable !
Trinquons amis,
Restons, unis
A cette table.
Tous ici, (*bis.*)
Sachons narguer le souci.
Tous ici, (*bis.*)
Narguons le souci.

RAVINARD, *qui a écouté en souriant.* En v'là qui se donnent du bon temps!

POLIVEAU, *appelant.* Joseph ! du punch !

Joseph ouvre les portes du petit salon et les referme sur lui ; on aperçoit Nantouillet et ses amis à table.

NANTOUILLET. J'en bois avec plaisir; mais convenez du moins que la vie est vraiment une chose triste, je ne vous demande que ça.

TOUS. Allons! c'est vrai! allons, c'est vrai !

NANTOUILLET, *en trinquant d'un air triste.* Nous sommes d'accord! et vive la joie !

REPRISE DU CHOEUR.

RAVINARD. Sont-ils heureux ces gens riches! ils boivent une partie de leur fortune, ils mangent l'autre, et ils donnent le reste aux pauvres! Ah ! j'aurais du goût pour cet état-là; mais je n'ai pas les outils pour l'exercer.

SCÈNE II.

LOUISE, *venant par le jardin à gauche.* RAVINARD.

LOUISE, *s'arrêtant à la porte du fond, et cherchant des yeux*.* Personne ! le concierge m'a pourtant dit que je trouverais mon parrain ici... (*Apercevant Ravinard.*) Je ne me trompe pas !... c'est M. Ravinard.

RAVINARD. Attendez donc... J'ai comme une idée saugrenue de vous avoir vue quelque part.

LOUISE, *descendant la scène.* Je suis la petite Louise, la nièce de votre ami Jean Remy, qui est fermier de M. Nantouillet, à Grisy.

RAVINARD. Ah ! sapristi ! du diable si je m'attendais à vous trouver là ! Et comment se porte-t-il ce pauvre Jean Remy ?

LOUISE. Il va bien.

RAVINARD. C'est que vous êtes si grandie, si embellie, que je ne vous remettais pas... Vous venez donc ici pour payer le fermage de votre oncle ?

LOUISE. Non, je viens pour une affaire qui m'est personnelle.

RAVINARD. Ah !.. excusez si j'ai été curieux !

LOUISE. O mon Dieu ! il n'y a pas d'indiscrétion, monsieur Ravinard; et je suis heureuse au contraire d'avoir l'occasion de dire une chose qui est toute à la louange de mon parrain, M. Nantouillet.. il est si bon, si généreux !

RAVINARD. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir des idées bien biscornues, des fois.

LOUISE, *avec douceur.* J'ignore les travers de son esprit, mais je connais les qualités de son cœur... C'est à sa sollicitation que notre curé s'est chargé de mon éducation... un digne prêtre, monsieur Ravinard, qui se trouvait indemnisé des soins qu'il me donnait par le bien que mon parrain faisait aux pauvres de la paroisse.

RAVINARD. Oui, oui, je me rappelle que vous êtes savante.

LOUISE, *souriant.* Savante, non !

RAVINARD. Ah ! c'est à M. Nantouillet que vous devez ça ?

* Costume de paysanne un peu coquet, robe d'indienne, tablier de soie, bonnet rond à la paysanne, noué par un ruban qui fait le tour de la tête.

LOUISE. Oh! ce n est pas tout. (*Avec sentiment et simplicité*) Il y a deux ans... ma mère vivait encore, mais elleétait bien vieille et bien infirme... mon travail ne suffisait plus aux nécessités de sa position, le travail à l'aiguille, c'est si ingrat, monsieur Ravinard.

RAVINARD. Je n'y ai jamais travaillé, mais j'en ai beaucoup entendu parler, (*avec intention*) trop entendu parler.

LOUISE. Toutes mes ressources étaient épuisées, j'étais désespérée, lorsque le ciel m'inspira l'heureuse pensée de m'adresser à mon parrain.

RAVINARD. Eh bien ?

LOUISE. Eh bien, il prit part à ma douleur et me remit l'argent nécessaire à nos besoins.

RAVINARD. C'est une belle parole qu'il a eue là! je lui donne mon suffrage.

LOUISE. Et moi, depuis près de deux ans que je suis à la tête de la maison de mon oncle Jean Remy, je n'ai eu qu'un désir, qu'un but, qu'une pensée, amasser la somme nécessaire au payement de ma dette... une dette contractée pour sa mère mourante, c'est sacré! aussi j'ai réussi à compléter les mille francs que je dois à mon parrain, et je les lui apporte!... mais je sens là que je ne serai jamais quitte envers lui.

RAVINARD, *la regardant avec un sentiment de satisfaction*. Sacrebleu! vous avez des sentiments, vous! ça me fait plaisir de vous savoir comme ça.

LOUISE, *changeant de ton et avec enjouement*. Mais je suis là à vous parler de moi, quand c'est de vous, monsieur Ravinard, que devrais m'occuper... Pourquoi donc depuis plus d'un an ne vous a-t-on pas vu?... mon uncle s'en étonnait ces jours derniers, en me parlant de vous... négliger un ami d'enfance, c'est mal! Il n'y a pourtant que quatre lieues d'ici à Grisy.

RAVINARD. Oh! c'est pas la course qui me retient; les jambes sont bonnes; mais quand on a des peines... quand on a des figures tristes comme des bonnets de nuit, ça n'est pas le moment propice pour les faire voir.

LOUISE. Comment cela?

RAVINARD, *d'un ton pénétré*. Oui, mamselle Louise, j'ai eu des chagrins... ah! des chagrins... qu'un bœuf en serait mort! mais je suis solide, j'ai résisté.

LOUISE. Tant mieux! mais contez-moi donc ça?

RAVINARD. Il y a deux ans, j'ai fait la rencontre d'une jeunesse... ficelée ce qui s'appelle. Elle était blanchisseuse de fin, c'est un état propre.

LOUISE, *souriant*. Ce qui faisait compensation avec le vôtre.

RAVINARD. Aussi, voulant l'épouser, je l'ai retirée des faux-cols et des collerettes plissées, et je l'ai fait entrer chez une modiste... en payant... j'avais de quoi, j'avais une bonne boutique à moi et des pratiques plein la Chaussée-d'Antin. Au bout de six mois elle savait l'état comme la première modiste de la rue Vivienne, une fameuse ouvrière, quoi! lorsque, tout d'un coup, sa maîtresse modiste vient à mourir Ah! qu'elle me dit un jour, Ravinard! v'là une fière affaire à faire! si vous m'achetiez le fonds! Moi qui étais amoureux, parlant par respect, comme un poulet d'Inde, j'achète le fonds quatre mille francs, je donne douze cents francs comptant, et voilà Joséphine établie.

LOUISE. Et elle en fut reconnaissante, car elle devait être fière d'inspirer un pareil dévouement.

RAVINARD. Vous allez voir la queue de l'événement! un maître serrurier n'est pas déplacé pour épouser une maîtresse en modes; je fais donc publier les bans; nous étions à la surveille de la cérémonie, j'avais fait faire un habit bleu, avec des boutons jaunes, et un repas de quarante couverts au père Lathuile, enfin tout! quand on vient m'annoncer que Joséphine a tiré ses guêtres.

LOUISE, *naïvement*. Comment?.. elle portait des guêtres?

RAVINARD, *avec brusquerie*. Partie, quoi!

LOUISE. Ah!

RAVINARD. Je me suis adressé à la police, je l'ai cherchée comme on cherche une *anguille* dans une botte de foin, rien!

LOUISE. Et ne pas vous donner de ses nouvelles! Ah! c'est affreux!

RAVINARD. C'est pas tout: vous allez voir la queue de l'événement! Le fonds n'était pas payé, j'avais répondu pour elle, v'là qu'on me poursuit; je n'avais pas d'argent comptant, et j'ai été obligé de vendre ma boutique pour payer la sienne. Je ne suis plus serrurier... me v'là marchande de modes.

LOUISE. Est-il possible!

RAVINARD. Les pratiques ont bientôt filé. Je n'inspirais pas de confiance aux dames; l'établissement a tourné en eau de boudin; j'ai tout vendu à vil prix, et n'ayant plus rien à moi, je me suis mis chez les autres. Voilà où m'a conduit l'amour! C'est gai, c'est gentil, n'est-ce pas?

LOUISE. Mais, mon Dieu, vous voyez bien que cette Joséphine ne vous aimait pas, puisqu'elle vous a abandonné.

RAVINARD. Elle? elle me chérit, elle m'adore. Ce n'est pas à elle que j'en veux; je suis sûr qu'elle est retenue prisonnière dans quelque endroit et qu'on l'empêche de me donner de ses nouvelles.

LOUISE. Vous croyez!

RAVINARD, *avec une fureur croissante.* Il y a là-dessous, voyez-vous, quelque gueusard! je ne le connais pas, je ne sais pas son nom, mais si jamais je le rencontre... ah! tonnerre! en v'là un qui pourra dire : Qu'est-ce que c'est que cet animal-là qui tombe sur moi comme ça?

LOUISE, *d'un ton de reproche.* Ah! monsieur Ravinard!

RAVINARD, *s'animant de plus en plus.* En v'là un qui dansera la danse de l'ours!

LOUISE, *effrayée.* Quoi?

RAVINARD, *plus animé encore.* En v'là un que je mettrai en civet, en gibelotte! (*Repoussant Louise qui s'était approchée de lui.*) Laissez-moi!

LOUISE. Monsieur Ravinard!

RAVINARD, *revenant à lui.* C'est vrai! pauvre petite Louise! je vous dis ça à vous qui n'y êtes pour rien... je vous demande pardon, mais c'est que... (*Avec rage.*) Oh!

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange*

Quand j' songe à ce gueux d' séducteur,
Surtout quand j' suis à mon enclume,
Je sens redoubler ma vigueur,
Mon marteau me semble une plume!
J' suis plutôt lion que serrurier;
C'est effrayant d' voir comment j' cogne,
Je crois, en t'nant ma barr' d'acier,
Que j' tap' sur mon particulier. .
Et je fais trois fois plus d' besogne. (*Bis.*)

LOUISE. Il ne faut pas être comme ça, monsieur Ravinard!

RAVINARD, *brusquement.* C'est ma nature!

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOSEPH, *venant du petit salon.*

JOSEPH. Filez, filez! voilà monsieur Nantouillet et ses amis qui sortent de table; ils ne vont pas au billard.

LOUISE. Mon parrain! quel bonheur! moi qui viens pour le voir, qui ai à lui parler!

JOSEPH. Du tout! Ah ben, le moment est bien choisi!

LOUISE, *un peu contrariée.* J'attendrai alors.

Elle remonte la scène.

JOSEPH. C'est ça! Allez à la cuisine, ou promenez-vous dans le parc; mais qu'il ne vous trouve pas ici.

LOUISE, *à elle-même.* Oh! je le verrai!

RAVINARD. Et mon balcon?

JOSEPH. Plus tard, plus tard!

RAVINARD. Quand vous voudrez! je suis à la journée, moi, qu'est-ce que ça me fait? Venez, ma petite Louise, venez*! Je n'en n'en veux pas à c'te malheureuse Joséphine; mais le chenapan qui me l'a subtilisée... (*Prenant le bras de Louise.*) Ah! que je le retrouve donc, mon Dieu! que je le retrouve!

LOUISE, *jetant un cri de douleur.* Ah! comme vous me serrez le bras!

RAVINARD, *confus.* Pardon! je croyais le tenir!

Il donne le bras à Louise, ils sortent par le fond, à gauche. Joseph sort par le même côté, après l'entrée de Nantouillet et de ses amis.

SCÈNE IV.

POLIVEAU, ALFRED, TROIS AMIS *et* NANTOUILLET, *qui sort le dernier.*

Nantouillet, d'un air fort calme, se place à l'extrême droite; ses amis, qui se sont groupés à gauche, s'adressent à lui d'un ton railleur. Nantouillet a un habit de villa marron fort élégant, gilet de satin blanc, pantalon noir.

CHOEUR.

AIR : *A la gaieté tout nous invite* (du Grand Palatin).

Anathème sur qui s'ennuie!
Rire et boire, c'est la santé.
De champagne arrosons la vie,
Pour faire fleurir la gaieté.

POLIVEAU, *à Nantouillet.*

Le viveur dont la vue est trouble,
Ne voit point d'écueil sous ses pas.
Cher ami, les ans comptent double
A ceux qui ne s'amusent pas.

CHOEUR.

Anathème sur qui s'ennuie, etc.

NANTOUILLET, *se rapprochant***. Mais non, mes amis, mais non! c'est une erreur! au fond, je suis très-gai; seulement... je m'ennuie.

ALFRED. Comment! après le festin que tu viens de nous donner! Nous décapitons vingt bouteilles de champagne en l'honneur de notre amphitryon, tu en prends largement ta part...

POLIVEAU. Et tu es froid, inanimé! tu ne ris pas, tu n'es pas même étourdi!

NANTOUILLET. Pas le moins du monde; j'ai tant bu de champagne dans ma vie! Je le sais par cœur, votre vin de Champagne!

AIR *d'Aristippe.*

C'est une ancienne connaissance;
Pendant dix ans, pendant quinze ans, je croi,
J'ai tant goûté sa mousseuse éloquence
Qu'elle n'a plus rien de piquant pour moi;
J'en suis fâché, c'est un bon vin, ma foi!
Contre l'ennui c'était un antidote,
Il m'égaya longtemps, mais aujourd'hui
C'est un vieil ami qui radote,
Et je m'endors en causant avec lui (*bis.*)

* Louise, Ravinard, au fond; Joseph, sur le devant de la scène à droite.

** Deux Amis, Poliveau, Nantouillet, Alfred, un Ami.

POLIVEAU. Eh! que diable! un homme dans ta position ne doit pas s'ennuyer!

ALFRED. Certainement, quand on est riche comme toi!

NANTOUILLET. Oh! riche n'est pas le mot. Mon père m'a laissé un petit avoir de deux cent mille francs de rente...

TOUS. Peste!

NANTOUILLET. Je ne m'en plains pas!... Eh! mon Dieu! il y a des gens qui vivent avec moins que cela!

POLIVEAU. Il y en a plusieurs!

NANTOUILLET. J'ai toujours cherché les distractions : j'avais quelque goût pour l'état militaire, ma manière de voir s'opposa à ce que j'entrasse dans l'armée.

POLIVEAU, *à demi-voix*. Tu étais... libéral?

NANTOUILLET. Non; j'étais myope.

POLIVEAU. Ah! bon!

Tous rient.

NANTOUILLET. Que faire? je fus séduit par les idées à la mode; je fréquentai les Byroniens, les poëtes du désespoir, ces écrivains échevelés, ces cavaliers de vautours, dont le génie a élu domicile sur la pointe des rochers! De leur personne ils préfèrent celui de Cancale, et comme je me trouvais plus souvent avec eux qu'avec leur muse, cela m'a coûté cinquante mille francs de rente en quelques années; ils mangent beaucoup, le désespoir creuse énormément. Mais on se lasse de tout, même des choses... ennuyeuses. Je me jetai dans les bras des femmes... avec acharnement; je fréquentai les coulisses, je devins le Jupiter de cet olympe qu'on appelle l'Opéra. Pour séduire ces Danaés, je me transformai en pluie... de cachemires, de diamants, que sais-je? (*Avec une sorte de fatuité, et mettant la main dans son gilet.*) J'eus de grands succès! (*Changeant de ton.*) J'avais beaucoup de frais, par exemple!

POLIVEAU. Ah! avoue du moins que nous nous sommes bien amusés pendant ces années-là, hein?

Il se frotte les mains

NANTOUILLET, *très-sérieusement*. Je suis incapable de rien dire qui puisse en aucune façon désobliger ces dames!

ALFRED. Des femmes charmantes!

NANTOUILLET. Je me regarderais comme un grossier si je les comparais à des sangsues.

POLIVEAU. Ah!

NANTOUILLET. Dont elles n'ont d'ailleurs ni la forme...

POLIVEAU. Je crois bien.

NANTOUILLET. Ni l'utilité. Mais avouez-le, est-il rien qui ressemble plus à une femme... qu'une danseuse, même la plus maigre? c'est toujours une variété plus ou moins... rembourrée de l'espèce. J'étais avide d'émotions, et la femme... (*il fait un geste d'indifférence*) ne me disait plus rien.

ALFRED. Il faut encourager les beaux-arts!

NANTOUILLET. Eh! mon Dieu! c'est ce que j'ai fait; j'ai couronné des rosières; j'ai fait rechercher tout ce qu'il y avait de filles sages dans les environs de mes propriétés; dès que je voyais une tête vertueuse, paf! je flanquais une couronne dessus, et douze cents francs de dot.

POLIVEAU. Sans revendiquer le droit du seigneur?

NANTOUILLET. A quoi bon?

ALFRED. Eh bien, c'était beau! c'était noble!

NANTOUILLET. Je ne dis pas... mais les rosières sont venues à me manquer; j'avais brûlé le pays. Pour combattre l'ennui qui me gagnait, j'achetai des chevaux, je ne manquai pas une seule course; plus tard, j'ai voyagé; j'ai visité l'Angleterre, la Suisse...

POLIVEAU. Et cela ne t'a pas remué?

NANTOUILLET. L'Angleterre a pour elle son brouillard... chocolat, et ses boxeurs.

POLIVEAU. Ah! cela te va, à toi, qui es adroit à tous les exercices du corps, toi qui es fort comme un Turc.

NANTOUILLET, *d'un ton ironique*. Fort comme un Turc!..... ça, c'est un proverbe que les Turcs ont mis en circulation... oui, je suis assez fort.

ALFRED. Mais la Suisse? la Suisse?

NANTOUILLET, *avec importance*. Ah! je rends justice à la Suisse, sous bien des rapports.

POLIVEAU. C'est heureux!

NANTOUILLET.

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

La Suisse alimente l'Europe
De vulnéraire... et de portiers.

POLIVEAU.

Allons! tu n'es qu'un misanthrope!
Et ses torrents? ses imposants glaciers?
Ce n'est donc rien?

NANTOUILLET.

Merci pour les glaciers!
J'aime à trouver un peu partout mes aises :
Glacier pour glacier, cher ami,
J'aime beaucoup mieux Tortoni,
C'est plus près... et l'on a des chaises.

ALFRED. S'il est possible d'être blasé à ce point!... à ton âge, à trente-deux ans!

NANTOUILLET. Sonnés.

POLIVEAU. C'est déplorable; mais fais comme moi, je vis, moi, j'existe, j'ai un cœur... et j'ai quarante-cinq ans!

NANTOUILLET, *avec ironie*. Heureux jeune homme! est-ce ma faute si je n'ai pas ton âge? je me suis cependant bien dépêché de vieillir.

POLIVEAU. Trop.

NANTOUILLET. Est-ce ma faute si je cher-

che des émotions, et si je n'en trouve plus? (*Avec force.*) Oui, la vie est fade, il faut me l'aciduler, il faut qu'elle m'emporte la bouche.... Comment vous ne pouvez pas, à vous cinq, inventer quelque chose qui me fasse bouillir le sang, dresser les cheveux, qui me donne cent trente pulsations à la minute; j'ai besoin d'émotions, de crises, de secousses!...

POLIVEAU. Eh bien, il faut faire le contraire de ce que tu as fait jusqu'ici.

NANTOUILLET. Quoi? le contraire? le puis-je? Puis-je faire courir des femmes dans un hippodrome, et conduire des chevaux aux avant-scènes? (*Tout le monde rit.*) C'est une bêtise que tu me dis là! (*A Alfred.*) C'est une bêtise qu'il me dit là!

POLIVEAU. Tu parles de femmes!

NANTOUILLET. J'en parle.

POLIVEAU. Il me vient une idée.

NANTOUILLET, *fort étonné et le regardant fixement.* Tiens!

ALFRED *et* LES AUTRES. Qu'est-ce que c'est?

POLIVEAU. Marie-toi.

TOUS. Oui, oui.

NANTOUILLET, *après un moment de réflexion.* La pensée est neuve... elle ne m'était jamais venue... (*Avec indifférence.*) Eh bien, oui; mais... il faudrait chercher, choisir... si j'avais là une femme, sous la main, je ne dis pas...

POLIVEAU. Eh bien, ne choisis pas; prends la première qui se présentera, rapporte-t'en au hasard.

NANTOUILLET, *avec gaieté.* J'aime assez ce projet-là. Il y a de l'imprévu là-dedans! il y a... je ne sais pas... il y a de l'émotion, de la surprise.

POLIVEAU, *riant.* N'est-ce pas?

NANTOUILLET. Ce diable de Poliveau! (*Il rit et donne une poignée de main à Poliveau.*) Voilà la première fois que je ris depuis bien longtemps.

TOUS. C'est bon signe!

NANTOUILLET.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne* (Ligue des femmes).

Allons! c'est dit! si c'est une folie,
Mieux vaut la faire à présent que plus tard.
Mon avenir, le repos de ma vie,
Je les confie aux chances du hasard.
L'idée est bonne, oui, le diable m'enlève!
La solitude a droit de m'effrayer;
Et si la nuit je fais un mauvais rêve,
Ma femme au moins pourra me réveiller.
Allons! c'est dit, etc.

TOUS.

Allons! c'est dit, si c'est une folie,
Mieux vaut la faire à présent que plus tard.
Son avenir, le repos de sa vie,
Qu'il les confie aux chances du hasard!

JOSEPH, *à la porte du jardin, au fond, à gauche.* Madame des Canaries désirerait avoir un entretien avec Monsieur.

NANTOUILLET, *remontant la scène.* Qu'est-ce que c'est que ça?

JOSEPH. C'est une dame qui demeure dans le voisinage.

NANTOUILLET. Est-elle veuve?

JOSEPH. Je n'en sais rien.

NANTOUILLET. Si elle est veuve, fais-la entrer; si elle a un mari, mets-la à la porte.

POLIVEAU. Comment?

NANTOUILLET. Oh! honnêtement! (*A Joseph.*) Dis-lui que... que je vais me mettre au bain, et que je suis déjà en uniforme.

Joseph sort.

POLIVEAU. Voilà une singulière défaite, par exemple!

NANTOUILLET, *redescendant.* Je la crois bonne.... mes amis, laissez-moi, laissez-moi seul avec elle.

POLIVEAU. Comment, déjà?...

NANTOUILLET. Tu m'as dit : la première qui se présentera.

POLIVEAU, *gaiement.* Allons!

TOUS.

Allons! c'est dit, si c'est une folie, etc.

Ils sortent par la porte du milieu, au fond, et disparaissent par la droite.

SCÈNE V.

NANTOUILLET, JOSEPH, Mme DES CANARIES.

JOSEPH, *annonçant et descendant la scène un peu à gauche.* Madame des Canaries!

Il sort quand Mme des Canaries est entrée.

NANTOUILLET, *à lui-même.* Elle est veuve.

Mme DES CANARIES, *entrant* *. C'est à monsieur Nantouillet que j'ai celui de parler?

NANTOUILLET, *à part.* Le début est bon! (*Haut.*) Oui, madame; puis-je savoir, madame... (*S'interrompant tout à coup.*) Pardon, vous êtes veuve, n'est-ce pas?

Mme DES CANARIES. Oui, monsieur.

NANTOUILLET. Parfait! puis-je savoir, madame, à quel heureux hasard je dois la faveur d'une visite si inattendue? Veuillez vous asseoir.

Il lui indique le siége qui est placé près de la fenêtre à droite, et va en chercher un pour lui au fond, il se place à quelque distance de Mme des Canaries, et s'assied à son tour **.

Mme DES CANARIES, *s'asseyant.* Monsieur, voici l'affaire!

NANTOUILLET. Ah! (*Se tâtant le pouls.*) Elle ne m'émotionne pas encore..... mon pouls est calme.

* Mme des Canaries, Nantouillet.
** Nantouillet, Mme des Canaries.

Mme DES CANARIES. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il y a six mois, il y a eu dans ce pays-ci une grêle qui a, ce qui s'appelle, ruiné à plat beaucoup de cultivateurs?

NANTOUILLET. J'ai ouï parler de ce sinistre.

Mme DES CANARIES. On a formé le projet de donner un bal au profit de ces pauvres gens, et je viens, en qualité de dame patronesse, vous proposer des billets.

NANTOUILLET. Comment donc!... les infortunés en général, et les personnes grêlées en particulier, ont droit à toutes mes sympathies. (*Avec gaieté.*) Ah! madame, vous êtes veuve! c'est très-bien, ça!

Mme DES CANARIES. Mais oui!

NANTOUILLET, *avec réserve.* Et... y a-t-il longtemps que nous... jouissons de cette.... disgrâce?

Mme DES CANARIES. Un an. Je sors de mon deuil.

NANTOUILLET. Madame est ma voisine de campagne?

Mme DES CANARIES. Nous sommes à deux pas. J'ai une petite maison, et j'y reste avec plaisir, parce que c'est là que j'ai perdu mon mari.

NANTOUILLET. Oui, le charme des souvenirs vous y attache.

Mme DES CANARIES. J'ai été mal mariée.

NANTOUILLET. Vraiment?

Mme DES CANARIES. J'étais dans le commerce, à Paris.

NANTOUILLET. Quel commerce?

Mme DES CANARIES. Les modes.

NANTOUILLET. Belle partie!

Mme DES CANARIES. M. des Canaries était un petit sec, et qui portait de la poudre : je ne lui en veux pas pour ça.

NANTOUILLET, *souriant.* Ce serait injuste.

Mme DES CANARIES. Il venait souvent au magasin. Mettez-vous à ma place, mon cher monsieur ; il avait une voiture, un nom pas trop laid ; moi, je n'avais absolument que ma vertu.

NANTOUILLET. C'est peu de chose.

Mme DES CANARIES, *interdite.* Comment?

NANTOUILLET, *s'excusant.* Ah! je dis que dans le siècle où nous sommes, c'est malheureusement peu de chose.

Mme DES CANARIES. Il m'offrit son cœur et sa main. Un cœur de cinquante-cinq ans, ça n'est plus très-tendre....., une main de cinquante-cinq ans, c'est autant dire...

NANTOUILLET, *avec réserve.* Une..... patte, je saisis votre idée. Cependant cette considération ne vous arrêta point, et vous acceptâtes son cœur et sa...

Mme DES CANARIES, *l'interrompant.* Comme vous dites. Je croyais qu'il était riche, d'après son nom ; j'avais entendu parler avantageusement des îles Canaries, où il y a beaucoup de propriétaires ... et de serins.

NANTOUILLET. Et il appartenait (*avec beaucoup de réserve*) peut-être à l'espèce la moins... fortunée de ces deux classes?

Mme DES CANARIES. Je ne dis pas ça.

NANTOUILLET, *avec gaieté.* Par respect pour sa mémoire, je comprends! (*A part.*) Elle a du bon cette femme-là!

Mme DES CANARIES. Nous vécûmes en bonne intelligence, quoique j'aurais très-bien pu lui en vouloir ; il m'avait fait quitter un établissement qui allait comme sur des roulettes, et manquer un mariage avec un homme qui m'adorait, tandis que lui n'avait pas le sou.

NANTOUILLET, *étonné.* Comment? vous me disiez qu'il avait une voiture!

Mme DES CANARIES. Oui, mais pas de chevaux! c'étaient des *locatis*!

NANTOUILLET, *avec importance.* Ah! diable! ceci est grave!

Mme DES CANARIES. Aussi, au bout de six mois, car c'était un brave homme au fond (*mouvement d'adhésion de Nantouillet*), il prit le parti le plus sage, le seul même qui convînt à son âge et à notre position de fortune.

NANTOUILLET. Il se retira à la campagne?

Mme DES CANARIES. Il décéda.

NANTOUILLET, *surpris.* Ah! c'est mieux.

Mme DES CANARIES. C'est depuis ce moment-là que je suis veuve.

NANTOUILLET, *avec un peu d'ironie.* Ah!

Mme DES CANARIES. Et en attendant que je retourne à Paris, je tâche de me faire aimer dans le pays. (*Elle se lève.*) Aussi je suis bien contente que ma visite vous *aie* décidé à venir au secours de ces pauvres gens. Le prix du billet est de vingt francs.

NANTOUILLET. Je souscris pour vingt-cinq billets.

Il tire de son portefeuille un billet de cinq cents francs et le remet à Mme des Canaries.

Mme DES CANARIES, *à part.* Cinq cents francs! Ah! bon! pour le coup v'là une générosité.

Elle tire de sa poche un paquet de billets de bal, et commence à les compter pour les remettre à Nantouillet.

NANTOUILLET, *l'arrêtant.* Un seul! (*Il en prend un*) Pour assurer mon droit à vous offrir la main... (*Mme des Canaries paraît surprise; il se hâte d'ajouter avec intention* :) la main.

Mme DES CANARIES, *à part.* Faut-il qu'il soit riche! (*En le saluant.*) Adieu, monsieur Nantouillet! vous pouvez bien dire que vous êtes un homme fièrement bienfaisant, toujours!

NANTOUILLET. Croyez-vous?

Mme DES CANARIES. J'en suis sûre.

NANTOUILLET. Eh bien tant mieux! Adieu,

ma voisine ! (*Il lui offre la main.*) Enchanté d'avoir fait votre connaissance. (*Il la reconduit jusqu'à la porte du fond et la salue. Madame des Canaries disparaît par la gauche. Nantouillet redescend la scène.*) Elle est agréable cette femme-là. (*Tout à coup et comme par souvenir.*) Tiens ! eh bien ! et mon mariage ! (*Il remonte vivement la scène et appelle.*) Madame ! eh ! madame ! Oui ! oui, vous ! (*A lui-même.*) Elle revient. (*Il redescend la scène et remet à sa place la chaise qu'il avait prise au fond.*) Ah ça, est-ce qu'elle m'aurait amusé, qu'elle m'a fait oublier mon mariage?

Mme DES CANARIES, *rentrant* *. Vous me rappelez, monsieur?

NANTOUILLET. J'ai oublié de vous dire une chose... (*Se plaçant à distance et d'un ton bref.*) Vous êtes encore très-bien, vous.

Mme DES CANARIES, *modestement.* Monsieur!

NANTOUILLET. Mon Dieu! ce n'est pas pour vous faire un compliment; je déteste les fadaises. J'ai adoré (dans le temps que j'adorais), j'ai adoré peut-être deux cents femmes qui certainement ne vous valaient pas...

Mme DES CANARIES. Vous êtes bien bon!

NANTOUILLET. Quel âge me donnez-vous bien?

Mme DES CANARIES. Mais...

NANTOUILLET. Ne me flattez pas.

Mme DES CANARIES. Vous paraissez de vingt-huit à trente ans.

NANTOUILLET. Madame, j'ai l'âge qu'aurait la comète de 1811 si elle existait encore. (*Madame des Canaries commence à compter sur ses doigts, il l'arrête doucement et ajoute :*) J'ai trente-deux ans.

Mme DES CANARIES. C'est *une belle* âge pour un homme; mais... faites-moi le plaisir..... est-ce pour me dire ces choses-là que vous m'avez rappelée?

NANTOUILLET, *avec aplomb.* Oui, madame!

Mme DES CANARIES, *d'un air résigné.* Ah!

NANTOUILLET. Mon physique est de ceux dont on ne dit rien.

Mme DES CANARIES. Mais, au contraire, je vous assure que...

NANTOUILLET, *l'interrompant.* Ça m'arrange; j'aime mieux qu'on n'en parle pas. (*Reprenant d'un ton plus solennel.*) Madame! mon caractère est triste.

Mme DES CANARIES. Il n'y praît, ma foi, pas, car vous me dites des choses assez gaies.

NANTOUILLET. Je vous demande pardon; mon caractère est triste; la vie, s'il faut vous l'avouer, me paraît être une comédie assez maussade que jouent les gens sérieux au bénéfice des fous. Le mois dernier j'ai voulu brusquer le dénouement; j'ai fait un testament en faveur de quelques bons amis que j'ai là dans le jardin... sans leur en parler... une surprise que je voulais leur faire avant de me brûler la cervelle...

Mme DES CANARIES, *effrayée.* Vous brûler... Ah! quelle bêtise! mais j'espère bien, monsieur, que vous n'y pensez plus! S'il est possible d'avoir des idées comme ça!...

NANTOUILLET. Je n'y pense plus, j'ai d'autres projets.

Mme DES CANARIES. A la bonne heure!

NANTOUILLET. Et vous pourrez même m'être fort utile pour leur réalisation.

Mme DES CANARIES. Moi?

NANTOUILLET. Vous!

Mme DES CANARIES. Comment ça?

NANTOUILLET. J'ai un hôtel à Paris, plusieurs domaines dans les environs, j'ai une voiture (*appuyant*) avec chevaux; ma fortune est d'environ cent cinquante mille francs de rente; je vous offre ma main.

Mme DES CANARIES, *avec beaucoup d'émotion.* A moi! Ah! mon Dieu! ah ben, par exemple!

NANTOUILLET. Je n'ai que trente-deux ans, cela peut encore s'appeler une main.

Mme DES CANARIES, *s'éloignant un peu.* Oh! mais... je suis si saisie... (*A part.*) Je ne m'attendais pas à ça, par exemple! (*Haut.*) Comment, monsieur Nantouillet, vous êtes tombé amoureux de moi?

NANTOUILLET, *avec importance.* Permettez... je vous offre ma main.

Mme DES CANARIES. Mais cependant...

NANTOUILLET. J'ai tant fait la cour dans ma vie, que j'en suis las; c'est toujours la même chose; j'aime mieux aller tout droit au but. Si vous m'acceptez, cela me fera plaisir, et je dirai : J'ai une jolie femme. Si vous me refusez, cela me... (*Il n'achève pas et reprend tranquillement.*) Je dirai tout bonnement : J'ai une jolie voisine. Réfléchissez-y, ne vous faites aucune violence

Mme DES CANARIES, *le regardant gaiement.* Ah! vous êtes un bon enfant (*Nantouillet sourit*); un peu braque (*Nantouillet sourit de nouveau*); mais je vous crois capable de rendre une femme heureuse.

NANTOUILLET, *avec abandon.* Voyez!

Il s'apprête à sortir et rencontre Louise.

SCÈNE VI.

Mme DES CANARIES, NANTOUILLET, LOUISE.

LOUISE, *paraissant au fond.* Ah! le voilà!

NANTOUILLET, *sans se retourner.* Qu'est-ce que c'est?

LOUISE. C'est moi, mon parrain.

* Mme des Canaries, Nantouillet.

NANTOUILLET, *remontant un peu la scène.* Ah! c'est toi, mon enfant? ça va bien?

LOUISE. Vous êtes bien bon, mon parrain... je vous demande bien pardon de venir ainsi vous déranger... je désirais tant vous voir! et il y a si longtemps que j'attends!

NANTOUILLET, *avec douceur.* C'est bien, c'est bien!

Il fait un geste comme pour l'engager à s'éloigner.

Mme DES CANARIES. Allez, ma chère, allez; vous voyez bien que monsieur est très-occupé.

LOUISE. C'est qu'il faut que je m'en retourne; la nuit approche et j'ai quatre lieues à faire... je voulais vous remercier des mille francs que vous m'avez si généreusement prêtés.

NANTOUILLET, *comme cherchant à se rappeler un souvenir.* Prêtés?... Ah! je l'avais oublié, mais ne t'en tourmente pas, rien ne presse.

LOUISE. Si, mon parrain, c'est une dette de ma mère... et je viens pour l'acquitter.

NANTOUILLET. Plus tard... en ce moment je ne puis; va, mon enfant! (*A Mme des Canaries.*) Dans dix minutes je viens savoir si je suis mari... ou voisin.

Mouvement de Louise qui est au fond.

Mme DES CANARIES. Dix minutes, c'est bien court.

NANTOUILLET. Douze si vous voulez. Oh! prenez votre temps.

Il remonte la scène et se dirige vers le petit salon.

LOUISE, *à part.* Que dit-il?

NANTOUILLET, *revenant à madame des Canaries, et avec une intention très-marquée.* Avec chevaux!

Il entre dans le petit salon.

LOUISE, *à part.* Oh! j'attendrai... j'attendrai... je ne veux pas remporter cet argent..

NANTOUILLET, *entr'ouvrant la porte, et à madame des Canaries.* Voyez! pesez!

Il disparaît. Mme des Canaries s'assied sur la chaise, à droite.

SCÈNE VII.

LOUISE, *au fond;* Mme DES CANARIES *assise.*

Mme DES CANARIES, *d'un air de protection.* Vous êtes la filleule de monsieur Nantouillet, d'après ce que je viens d'entendre?

LOUISE, *timidement.* Oui, madame.

Mme DES CANARIES. Vous lui devez de l'argent?

LOUISE, *de même.* Oui, madame.

Mme DES CANARIES. Il ne vous le demandait pas, et vous le lui rapportez?

LOUISE. C'est mon devoir.

Mme DES CANARIES., *à elle-meme.* Il se passe des choses étonnantes dans ce pays-ci!

LOUISE, *s'enhardissant un peu et s'approchant.* Mon Dieu, madame, puisque vous avez la bonté de m'adresser la parole... je voudrais vous faire une question... Tout à l'heure j'ai entendu une chose... (*Avec un peu d'anxiété.*) Est-ce que mon parrain va se marier?

Mme DES CANARIES. Il en a le projet.

LOUISE, *émue et à elle-même.* Se marier!... mon parrain!.. Ah! c'est singulier... ça me fait un effet.. quoique ce mariage... c'est bien naturel... ça devait arriver... mais je ne sais pas... ce que j'éprouve... c'est de la joie!... Oh! oui, ce doit être de la joie. (*A madame des Canaries.*) Et... la personne qu'il épouse, c'est?... c'est?...

Mme DES CANARIES, *sans regarder Louise.* Il m'offre sa main.

LOUISE, *contraignant son émotion.* A vous?... Ah!... ah!... Mais vous l'aimerez bien, n'est-ce pas, madame? il a quelquefois de la tristesse, avec des soins des prévenances, vous le ramènerez facilement, il est si bon! il a besoin d'être aimé, voyez-vous, il n'y a que ça qui lui manque. Il me semble que c'est si facile! Oh! je vous en prie, rendez-le bien heureux!

Mme DES CANARIES, *se levant et avec hauteur.* Ah ça, ma chère, est-ce que vous auriez la prétention de m'apprendre comment il faut se conduire avec les hommes?

LOUISE, *avec beaucoup de timidité.* Ne vous fâchez pas de ce que je vous dis là! Il m'est permis de m'inquiéter de son bonheur, à lui, qui a tant fait pour le mien!

AIR *du vaudeville de Préville et Taconnet.*

Il ne pens' plus aux heureux qu'il a faits,
Mais moi j'y songe, et c'est bien concevable;
Je n'ai qu' des vœux pour prix de ses bienfaits,
Car voyez-vous? le cœur n'est jamais insolvable.
Puisque le sort attach', selon mon gré,
Tout son bonheur à l'hymen qu'il projette,
Qu'il soit heureux par vous... et j' vous aim'rai,
Car vous aurez payé ma dette,
Oui, vous aurez, madam', payé ma dette.

SCÈNE VIII.

LOUISE, POLIVEAU, Mme DES CANARIES.

Louise, en voyant entrer Poliveau, se place à l'extrême gauche de la scène; Poliveau entre par le fond et se place au milieu; Mme des Canaries est à droite.

POLIVEAU, *à la porte du fond.* Eh bien, est-ce arrangé? (*Cherchant des yeux.*) Il n'est plus là?

Mme DES CANARIES, *se retournant* Qu'est-ce que c'est

POLIVEAU, *la reconnaissant.* Ah! mon Dieu!

Mme DES CANARIES, *avec joie et surprise.* C'est monsieur Poliveau!

POLIVEAU, *descendant gaiement la scène.* C'est Joséphine!

LOUISE, *à part.* Joséphine!

POLIVEAU, *ouvrant cavalièrement les bras.* Joséphine Cornillard, la ci-devant reine de mon cœur, et qui a abandonné son royaume pour aller courir le monde, comme défunt Christine de Suède!

Mme DES CANARIES, *riant.* Ah! voilà une drôle de rencontre, par exemple!

POLIVEAU, *avec familiarité.* Et que diable êtes-vous donc devenue depuis deux mortelles années?

Mme DES CANARIES, *avec gaîté.* Moi, je me suis mariée.

POLIVEAU, *étonné.* Comment? mariée... tout de bon? mariée?... (*Madame des Canaries fait un signe de tête affirmatif.*) Mariée?

Même jeu.

Mme DES CANARIES. Mon Dieu, oui, j'ai joué à la municipalité, et j'ai perdu la partie! c'est assez commun. (*Faisant une révérence comique et reculant d'un pas.*) Je suis veuve, mon cher!

POLIVEAU. Tiens!

LOUISE, *à elle-même avec émotion.* Je ne sais si je veille.

Mme DES CANARIES. C'était un vieux bonhomme; alors, moi, je m'imagine qu'il a du foin dans ses bottes; je l'épouse! et, s'il vous plaît, c'est que pas du tout; non seulement il n'avait pas de foin dans ses bottes, mais il n'avait même pas de bottes pour y mettre le foin, (*Levant les bras avec importance.*) C'est ça une dégringolade! c'est ça un changement à vue!

POLIVEAU, *feignant de la compassion.* C'est abominable! il a abusé de votre inexpérience.

Mme DES CANARIES, *avec conviction.* En plein, mon cher, en plein! Aussi il est mort; je ne le blâme pas de ça, je l'ai regretté... le temps voulu.

POLIVEAU, *avec ironie.* C'est parfait.

LOUISE, *à elle même, avec un sentiment douloureux.* Et c'est là la femme que mon parrain va épouser!

Mme DES CANARIES, *reprenant avec beaucoup de gaîté.* Mais vous ne savez pas le reste? monsieur Nantouillet qui vient de tomber amoureux de moi, et il me propose de m'épouser. (*Avec éclat.*) En v'là un quaterne qui m'arrive! hein?

Elle donne une petite tape sur le ventre de Poliveau.

LOUISE, *à part.* Ah! mon Dieu!...

POLIVEAU. Et vous acceptez?

Mme DES CANARIES. J'ai encore cinq minutes devant moi pour me décider; mais je crois bien que je me sacrifierai; il a l'air d'un bon garçon, il m'a intéressée, (*prenant un ton sentimental*) et quand une fois le cœur y est, on a bien de la peine à s'en dépêtrer! (*En soupirant.*) Ah! je crois que j'aime!

POLIVEAU, *avec une surprise railleuse.* Vraiment? (*Changeant tout à coup de ton.*) Eh mais, à propos, vous avez ici d'anciennes connaissances!

Mme DES CANARIES. Qui ça donc?

POLIVEAU. Alfred et toute la bande joyeuse.

Mme DES CANARIES, *avec joie.* Bah! Ah! la farce est bonne! je vais leur dire un petit bonjour; où sont-ils?

POLIVEAU. Dans le parc. (*Se reprenant, avec une galanterie affectée.*) Dans votre parc; je serai votre cavalier.

Mme DES CANARIES. Ma foi, avec plaisir, père Poliveau. Je vous demande pardon si je vous appelle père; c'est une vieille habitude; vous ne l'êtes peut-être pas?

POLIVEAU, *riant.* Non, je l'avoue.

Mme DES CANARIES, *avec un grand sérieux.* Vous êtes d'âge.

POLIVEAU.

AIR: *A retourner dans vot' famille* (Famille du fumiste).

Venez, aimable châtelaine,
Venez sous mon bras protecteur
Admirer de ce beau domaine
Et l'importance et la splendeur.

Mme DES CANARIES, *à Poliveau.*

C'est pas sa richess' qui m'enchante,
Ell' n'a rien qui puiss' me tenter;
Mais cent cinquant' mill' francs de rente,
Je n' vois pas c' que ça peut gâter. (*Bis.*)

ENSEMBLE.

POLIVEAU.

Venez, aimable châtelaine, etc.

Mme DES CANARIES.

Puisque me voilà châtelaine,
Je puis sous son bras protecteur
Admirer de ce beau domaine
Et l'importance et la splendeur.

Ils sortent par la petite porte qui est au premier plan, à gauche.

SCÈNE IX.

RAVINARD, LOUISE.

LOUISE, *d'abord seule.* Mon Dieu! mon Dieu! je ne me connais pas en mariage, mais il me semble que ce n'est pas là la femme qui convient à mon parrain.

RAVINARD, *entrant vivement par le fond.* Qu'est-ce que je viens d'apprendre, seigneur? (*A Louise.*) Elle est ici, ici... on me l'a dit.

LOUISE, *effrayée.* Qu'avez-vous, monsieur Ravinard?

RAVINARD, *avec fureur.* Une dame.., une dame... avez-vous vu une dame?

LOUISE. Oui, elle vient de partir. (*Douloureusement.*) C'est elle que mon parrain va épouser.

RAVINARD, *avec éclat.* Votre parrain! oh! mais je crains de me tromper... comment est-elle? Son nom? son nom? dites-moi son nom?

LOUISE. Mademoiselle... comment donc? Cornard... Cornillard...

RAVINARD, *avec éclat.* Joséphine Cornillard!

LOUISE. Juste! c'est cela!

RAVINARD, *poussant un long cri.* Ah!

LOUISE, *effrayée.* Quoi donc?

RAVINARD, *d'un ton menaçant.* Ah! c'est votre parrain!

LOUISE, *vivement.* Comment?

RAVINARD, *avec une joie furieuse.* Pas de bruit! je le tiens donc ce gueux! Ah! quel agrément!

LOUISE, *vivement et suppliante.* Monsieur Ravinard! monsieur Ravinard! vous ne voulez pas faire du mal à mon parrain?

RAVINARD, *avec une rage comique.* Du mal? du tout! Je veux le combler de mes bienfaits.

LOUISE, *de plus en plus effrayée.* Mais vous avez un air singulier en me disant ça!

RAVINARD, *à lui-même.* Deux ans! deux ans! voilà deux ans que je le cherche! et il était là!.., là! sous ma main!... Où est-il? où est-il? où est-il, celui qui m'a enlevé ma Joséphine? celui qui m'a fait vendre mon fonds?

LOUISE. Que voulez-vous faire?

RAVINARD. Répondez! Où est-il, ce Nantouillet?

LOUISE, *avec hésitation.* Il est... il est dans le jardin, avec ces messieurs.

RAVINARD, *d'une voix sombre.* J'y vole sur l'aile des zéphyrs... Ha! ha! ha! que nous allons rire!

Il sort vivement par la porte du fond et se dirige vers la droite. Au moment où Ravinard disparaît, Mme des Canaries rentre par la petite porte, à gauche; elle est suivie d'Alfred, puis de Poliveau et de ses trois Amis.

SCÈNE X.

LES TROIS AMIS, POLIVEAU, Mme DES CANARIES, ALFRED, LOUISE, *à droite.*

LOUISE, *pendant qu'ils entrent.* Ah! mon Dieu, mon Dieu!... qu'est-ce que j'ai fait là! j'ai dénoncé mon parrain sans le savoir!

ALFRED, *à Mme des Canaries.* Vous voyez, madame, il y a deux entrées.

Mme DES CANARIES. Ah! c'est très-bien, très-bien, le local est joli.

LOUISE, *remontant la scène et appelant à la porte du petit salon.* Mon parrain! mon parrain!

POLIVEAU, *s'avançant.* Eh! mais quel diable de tapage faites-vous là, ma belle enfant?

LOUISE, *avec anxiété.* Ah! monsieur, il faut que je parle à mon parrain, sans retard.

POLIVEAU. Parbleu! il a bien le temps de vous écouter!

ALFRED. Le moment est heureusement choisi.

Tous rient.

Mme DES CANARIES. Allez, petite!

LOUISE. Madame, je vous en prie... je veux parler à mon parrain *.

Mme DES CANARIES, *avec une dignité comique.* Je vous ai dit d'aller, ma chère.

TOUS, *en indiquant par un geste à Louise la porte du fond.*

AIR : *Allons! laissons-les en cachette* (Paul et Pauline).

Retirez-vous, je vous en prie;
Ici vous ne pouvez le voir,
En ce moment, ma belle amie,
Notre ami ne peut recevoir.

LOUISE, *à part.*

Puisque de ces lieux on me chasse,
Sans le r'voir il faut donc partir?
Ah! du danger qui le menace
Qu'au moins Joseph puiss' l'avertir!

TOUS.

Retirez-vous, je vous en prie, etc.

LOUISE.

C'est en vain que je les supplie;
Puisque je ne saurais le voir,
Prouvons que je suis son amie,
Le prévenir est mon devoir.

Louise sort par le fond et se dirige vers la droite.

SCÈNE XI.

ALFRED, Mme DES CANARIES, POLIVEAU, LES TROIS AMIS, *au fond.*

POLIVEAU, *avec une emphase comique.* Ainsi vous acceptez le titre de souveraine de ce joli royaume?

Mme DES CANARIES. Eh! mon Dieu, puisqu'il m'aime, il faut bien faire quelque chose pour son prochain...

POLIVEAU. Allons! les dieux ont prononcé.

ALFRED, *la saluant.* Salut à madame Nantouillet.

Mme DES CANARIES, *faisant la révérence.* Ah! messieurs!

* Les trois Amis, à gauche, derrière les personnages; Poliveau, près de l'avant-scène; Mme des Canaries, plus loin; Alfred, au fond; Louise, seule, à la porte du petit salon, à droite.

POLIVEAU, *s'inclinant.* A notre belle hôtesse !

Mme DES CANARIES, *faisant la révérence.* Ah ! messieurs !

LES TROIS AMIS, *au fond.* Salut à madame Nantouillet !

Mme DES CANARIES. Ah ! messieurs, vous me confusionnez !

POLIVEAU. Nantouillet est sans doute en proie à la plus vive inquiétude ! (*Il se dirige vers la porte du petit salon.*) Hâtons-nous d'annoncer à notre ami la grande nouvelle. (*Il ouvre les deux battants de la porte du petit salon; on aperçoit Nantouillet étendu et endormi sur un divan.*) Il dort !

ALFRED *et* LES TROIS AMIS. Il dort ?

Dès qu'il a eu ouvert la porte du salon, Poliveau s'est jeté à gauche, vers le groupe des amis. Mme des Canaries est restée à droite, de manière à ce que Nantouillet soit tout à fait en vue du spectateur.

Mme DES CANARIES, *d'un air piqué.* Il dort? je ne m'attendais pas à ça... par exemple !

POLIVEAU, *à Alfred, en riant.* C'est peut-être là de l'émotion, mais je ne crois pas qu'elle lui donne cent trente pulsations à la minute.

Mme DES CANARIES. Messieurs, je vous en prie, j'ai besoin de causer avec... cet être. Je veux lui dire toute seule ce qui en est.

Elle redescend la scène à droite.

POLIVEAU *et* ALFRED. A vos ordres, belle dame !

ENSEMBLE.

TOUS, *en sortant et à demi-voix.*

AIR *de la Périchole.*

Puisque l'espérance
Le fait sommeiller,
Le bonheur, je pense,
Pourra l'éveiller.

Mme DES CANARIES.

Puisque l'espérance
Le fait sommeiller,
Mes reproch's, je pense,
Pourront l'éveiller.

Ils sortent silencieusement par le fond et se dirigent vers la gauche.

SCNE XII.

NANTOUILLET, Mme DES CANARIES.

Mme DES CANARIES, *s'avançant vers Nantouillet et l'appelant doucement.* Monsieur Nantouillet ? (*Nantouillet ronfle très-bruyamment.*) Ah ça, mais il ronfle comme une toupie d'Allemagne. (*Elle élève la voix.*) Monsieur... Monsieur...

NANTOUILLET, *s'éveillant en sursaut.* Eh ! quoi ?... Ah ! c'est vous madame ?

Mme DES CANARIES, *d'un ton de reproche.* Eh bien ! vous ne ronflez guère quand vous y êtes ! on aurait dit le bourdon de Notre-Dame.

NANTOUILLET, *descendant la scène avec nonchalance.* C'est bien possible !... Dieu ! quel tort vous m'avez fait ! j'avais une émotion.

Mme DES CANARIES. Vous faisiez donc un rêve ?

NANTOUILLET. Oui, je rêvais que vous étiez là, à côté de moi... et vous me disiez d'une voix enchanteresse que vous ne pouviez pas me sentir... Je ne sais pas... j'étais... (*D'un air satisfait.*) Madame, je me sentais vivre.

Mme DES CANARIES, *minaudant.* Tous songes sont mensonges.

NANTOUILLET, *avec regret.* Hélas !

Mme DES CANARIES, *surprise.* Comment ?

NANTOUILLET. C'était une émotion..... (*vivement et avec politesse*) pénible, mais... c'était une émotion.

Mme DES CANARIES. Monsieur Nantouillet, si je vous ai réveillé, c'est que je tenais à vous dire...

NANTOUILLET, *tranquillement.* Quoi ?

Mme DES CANARIES. Que les dix minutes sont expirées.

NANTOUILLET. Quelles dix minutes ?... Ah ! pardon, j'y suis... (*Avec nonchalance.*) Oui, oui, pour cette proposition ?

Mme DES CANARIES. J'ai réfléchi.

NANTOUILLET, *se dirigeant vers la causeuse.* Vous refusez.

Mme DES CANARIES. J'accepte !

NANTOUILLET. Vraiment !

Il s'assied nonchalamment sur la causeuse.

Mme DES CANARIES. Cela vous surprend ?

NANTOUILLET, *tirant de sa poche un étui à cigarettes.* Pas le moins du monde ; nous célébrerons cela quand vous voudrez.

Mme DES CANARIES. Comment, monsieur, c'est là tout l'effet que cela vous fait ?

NANTOUILLET. Et quel effet voulez-vous ?... vous en offrirai-je ?

Il lui présente une cigarette.

Mme DES CANARIES, *s'éloignant et gagnant la droite.* Merci ! jamais entre mes repas.

NANTOUILLET. Ah !

Il allume sa cigarette et se met à fumer.

SCÈNE XIII.

NANTOUILLET, *assis sur le divan;* RAVINARD, *arrivant par le fond;* Mme DES CANARIES, *à droite.*

RAVINARD, *s'arrêtant court à la porte du fond, à la vue de madame des Canaries, à part et d'une voix concentrée.* Ah ! la voilà !

Il fait un geste de satisfaction furieuse.

NANTOUILLET. Tandis que nous sommes seuls, je ne serais pas fâché de connaître vos idées préalables sur le lien charmant. Venez vous asseoir, chère amie, et causons.

RAVINARD, *toujours au fond et avec indignation*. Chère amie !

Mme DES CANARIES. Oh ! avec plaisir.

Elle s'approche du divan.

RAVINARD, *se plaçant vivement entre eux*. On ne s'assied pas ici.

Mme DES CANARIES, *jetant un cri d'effroi et s'éloignant*. Ravinard !

RAVINARD, *la suivant*. En chair et en os !

NANTOUILLET, *toujours assis et continuant de fumer tranquillement sa cigarette ; à part*. Il paraît que ma future connaît ce... (*avec ironie*) ce monsieur.

Mme DES CANARIES, *à elle-même, avec beaucoup d'émotion*. Voilà un genre de surprise... désagréable.

RAVINARD, *avec véhémence*. Oui, c'est moi ! oui, c'est moi ! moi qui vous cherche depuis deux ans ; moi qui a vendu son fonds par amour... Mais je vous trouve... (*Avec force.*) Je veux rentrer dans mes débours.

Mme DES CANARIES, *à demi-voix et suppliante*. Y pensez-vous, Ravinard ? vous venez me faire une avanie devant monsieur ?

NANTOUILLET, *sans se déranger*. Allez, allez, ne vous gênez pas, faites vos affaires.

RAVINARD, *regardant Nantouillet de côté d'un air menaçant*. Devant monsieur ! mais je suis flatté au contraire qu'il entende ce que j'ai à dire, ça peut l'intéresser. Il faut que je sache d'abord comment vous avez été détournée du *chantier* de la sagesse... (*Nantouillet tourne la tête du côté de Ravinard*) et celui qui voudrait avoir l'air d'avoir l'air, je l'aplatis comme une feuille de tôle !

Mme DES CANARIES, *effrayée*. Grand Dieu !

NANTOUILLET, *doucement et sans bouger*. Mon ami, quel est celui que vous prétendez couvertir ainsi ?

RAVINARD, *avec fureur et à pleine voix*. Vous, tonnerre !

NANTOUILLET, *tranquillement*. Moi, tonnerre ? (*Avec une sorte de joie.*) Parbleu ! voilà une émotion à laquelle je ne m'attendais pas ! (*Il se lève et descend un peu la scène en posant la main sur son cœur.*) Ma foi, oui, le cœur me bat ! (*D'un air étonné.*) Tiens, tiens ! (*A Ravinard, d'un ton ironique, mais calme.*) Vous allez sortir, n'est-ce pas ?

Mme DES CANARIES, *à Ravinard*. Oui, Ravinard, sortez ! laissez-nous !

RAVINARD. Ah ! vous vous imaginez qu'on flanque à la porte un cadet qui a fait la campagne d'Autriche !

NANTOUILLET. Alors vous savez l'allemand ? (*D'un ton impérieux.*) Allons, furt ! furt * !

* Ce mot se prononce *Fourte*.

RAVINARD. Un vieux lapin comme moi !

Mme DES CANARIES, *suppliante*. Sortez, de grâce !

NANTOUILLET, *d'un ton bref et plus animé*. L'âge du lapin ne fait rien ! furt ! furt !

RAVINARD. Oh ! avant que je parte... (*Montrant ses bras.*) Voilà le laminoir par où il vous faudra passer, méchant moderne !

Mme DES CANARIES, *passant entre eux et jetant un cri **. Une *risque !*

NANTOUILLET, *à part*. Ah ça, mais décidément ça remue ! (*Haut, et d'un air décidé.*) Eh bien, l'ancien, j'en ai aussi, moi, des laminoirs... (*il indique ses bras*) et je ne suis pas fâché de les essayer... (*il ôte son habit*) c'est la première distraction que j'aurai eue depuis bien longtemps.

RAVINARD, *avec une joie furieuse, et retournant son tablier qu'il attache dans sa ceinture*. Eh bien, en garde ! nous allons nous amuser.

Mme DES CANARIES, *éplorée*. Arrêtez, au nom du ciel !

NANTOUILLET, *posant tranquillement son habit sur la causeuse*. Laissez, laissez ! j'ai fait mes classes ** !

Pendant ce premier ensemble, ils se menacent du geste

ENSEMBLE.

AIR : *Non, vous n'irez pas* (de Mina).

NANTOUILLET.

Oui, tu sortiras, ou dans mes bras crispés de rage,
Je vais t'étouffer avec la vigueur d'un sauvage !
Oui, tu sentiras
Que j'ai de bons bras !
Tu vas voir comm' j'arrange un prolétaire.
Ma foi, je m'abandonne à la colère.
Oui, tu l'as voulu,
Tu seras moulu.

RAVINARD.

Je n' sortirai pas, je veux vous broyer dans ma rage ;
Puisqu'on m'a trompé, je prétends venger mon outrage.
Je n' sortirai pas,
Car j'ai de bons bras.
Je n' suis pas bon quand je suis en colère ;
Je suis un homme libre, un prolétaire.
Vous l'avez voulu,
Vous serez moulu.

Mme DES CANARIES.

Quel événement ! ah ! se peut-il ? ah ! quel tapage !
Et par quel moyen puis-je m'opposer à leur rage ?
Cruel embarras !
Comment faire, hélas ?
Dieu ! leurs regards expriment la colère !
Que devenir ? ah ! grand Dieu ! comment faire ?
Qui l'aurait prévu ?
A-t-on jamais vu ?

NANTOUILLET, *détachant sa montre et la remettant à Mme des Canaries*.

La fureur m'enflamme !
Je donne un moment
Aux soins que réclame

* Nantouillet, Mme des Canaries, Ravinard.
** Mme des Canaries, Nantouillet, Ravinard.

Cet affreux manant,
(Avec galanterie.)
Et je suis, madame,
A vous dans l'instant.

Il baise la main de Mme des Canaries, se retourne vivement vers Ravinard, et le saisit à bras-le-corps.

ENSEMBLE.

Oui, tu sortiras ! etc.

RAVINARD.

Je n' sortirai pas ! etc.

Mme DES CANARIES.

Quel événment ! etc.

Pendant toute cette reprise et jusqu'à leur disparition, ils s'étreignent et tournent sur le théâtre en faisant des efforts pour se renverser mutuellement; Nantouillet ne pouvant parvenir à jeter Ravinard à la porte, le pousse involontairement du côté de la fenêtre à droite.

RAVINARD. Sacristi ! quel étau !

NANTOUILLET. Hein ? hein ? voilà une valse peu connue !

Ils arrivent en tourноant sur le balcon.

Mme DES CANARIES, *jetant un cri*. Arrêtez!

NANTOUILLET, *hors de vue*. Ah! tu es insolent ! Ah ! tu veux lutter avec moi, toi !... (*On entend la barre d'appui de la fenêtre qui se brise.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

RAVINARD. Eh ben ! eh ben !

RAVINARD *et* NANTOUILLET, *jetant un grand cri*. Ah !

SCÈNE XIV.

Mme DES CANARIES, *puis* LOUISE.

Mme DES CANARIES, *jetant aussi un cri d'effroi, et regardant par la fenêtre*. Ah! dans la rivière ! ça va les séparer ! (*Elle regarde avec anxiété.*) Eh bien ? disparus ? on ne les voit plus ; ils ne savent peut-être pas nager ! (*Avec agitation, et d'un air désespéré.*) Ah ! mon Dieu ! et mon mariage ! Dire que je ne l'ai pas épousé hier ! Et ce malheureux Ravinard !... Au secours, au secours !

Elle court vers le fond du théâtre.

LOUISE, *venant vivement du fond, et portant sur le bras un manteau de drap*. Quoi donc ? qu'est-il arrivé ? est-ce que mon parrain *...

Mme DES CANARIES, *avec égarement*. Il est frais, votre parrain ! et Ravinard ! à la rivière tous les deux.

LOUISE. Grand Dieu ! et c'est moi qui suis cause... Courons ! (*Elle sort en criant :*) Au secours ! au secours !

Mme DES CANARIES, *en même temps que Louise*. Au secours ! au secours !

SCÈNE XV.

POLIVEAU, ALFRED, LES DEUX AMIS, *arrivant par le fond et venant de la gauche;* JOSEPH, *entrant par le petit salon avec* DEUX AUTRES DOMESTIQUES, GENS DE LA MAISON *et* VOISINS, *arrivant par la gauche;* Mme DES CANARIES, *à droite devant la fenêtre.*

* Louise, Mme des Canaries.

FINALE.

Musique de Doche.

CHOEUR.

Qu'avez-vous donc, ma chère ?
Pourquoi
Ces cris d'effroi ?

Mme DES CANARIES, *hors d'elle.*

Ah ! messieurs ! quelle affaire !
Quelle perte pour moi !

POLIVEAU.

Quel est donc ce mystère ?

CHOEUR.

Pourquoi
Ces cris d'effroi ?
Parlez ! parlez !...

Mme DES CANARIES, *allant à plusieurs reprises de la fenêtre à eux.*

Ravinard était en colère,
Monsieur Nantouillet furieux...

TOUS, *vivement.*

Eh bien ?...

Mme DES CANARIES.

A la rivière
Ils se sont jetés tous les deux !

CHOEUR.

O ciel !

JOSEPH.

Volons à leur secours !
Tâchons de préserver leurs jours.

Joseph et quelques amis s'élancent dans le petit salon et disparaissent par la droite. Tout le monde s'est rapproché avec anxiété de la fenêtre et a les yeux fixés sur le lieu de l'événement; on s'est placé de manière à laisser entièrement libres les deux portes du fond. Après quelques moments, on entend Joseph crier au dehors : Noyés !

TOUS, *parlé*. Noyés !

Nantouillet, couvert du manteau que portait Louise, paraît avec elle au fond et s'apprête à rentrer, lorsqu'il entend le mot : *Noyés !* il s'arrête frappé de stupeur ; il n'est vu de personne.

NANTOUILLET. J'ai noyé cet ours ! j'ai détruit mon semblable ! on va m'arrêter !

LOUISE. Chut ! Venez, parrain,.. fuyons !

Louise l'emmène, ils disparaissent par la gauche ; Mme des Canaries, Poliveau, Alfred et tous les autres regardent toujours par la fenêtre.

CHOEUR

Eh bien ?

JOSEPH, *en dehors.*

Rien !

CHOEUR.

Rien !

Après ce dernier mot, tout le monde se répand en tumulte sur le théâtre.

Quelle effroyable aventure !
Ils ne reparaissent pas.
Dans les flots, la chose est sûre,
Ils ont trouvé le trépas.

Le rideau tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre de ferme; un escalier montant de droite à gauche, occupe le fond et conduit à un palier qui règne sur toute la largeur du théâtre; sur ce palier, une porte faisant face au public; sous l'escalier, la porte d'entrée donnant à l'extérieur; au pied de l'escalier, celle du fournil. A gauche, une fenêtre donnant sur la campagne; à droite, une grande cheminée sur laquelle est accroché un petit miroir, près duquel est un bougeoir contenant un bout de chandelle très-court. En avant de la cheminée, une table placée en long, de manière à ce que le côté le plus étroit soit tourné vers l'avant-scène. Huit chaises rustiques placées près des murs de la chambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN REMY, *assis devant la table et occupé à écrire sur un registre* *.

JEAN REMY. Voyez un peu s'il reviendra! Depuis ce matin qu'il est parti!.., Je suis sûr que cet imbécile de Jacques sera resté à flâner dans la ville; justement c'est jour de marché... Il s'amuse de tout ce qu'il voit... il aura trouvé quelque marchand de *vinéraire!* C'est si balourd!... Ah! que les gens de la campagne sont donc paysans! qu'on est malheureux d'employer des intelligences aussi épaisses!... Moi, je suis né dans le pays, je suis fermier, mais je ne suis pas bête comme ça. (*Appelant à la cantonade.*) Louise? Louise?...

LOUISE, *dans la chambre du premier étage.* Mon oncle?

JEAN REMY. Jacques n'est pas revenu de Brie?

LOUISE. Non, mon oncle.

JEAN REMY. Qu'est-ce que tu fais donc là?

LOUISE, *toujours hors de vue.* Je bats le beurre.

JEAN REMY. Ah! (*Il se lève et va regarder à la porte en dehors, et revient.*) Il n'arrive pas... Je l'ai envoyé chez le juge de paix, chez le notaire, pour savoir si c'est aujourd'hui qu'aura lieu la vente des biens de feu M. Nantouillet, qu'était mon propriétaire de son vivant... v'là mon bail qui finit à la Saint-Martin qui vient... (*Après une pause.*) Quelle idée d'aller se *nayer* avec ce malheureux Ravinard!... Ah! ça me fait une peine... On va peut-être vouloir m'augmenter mon fermage. Quel dommage que M. Nantouillet, qu'on disait si bon enfant, ne soit jamais venu dans ce pays-ci! nous aurions fait connaissance, peut-être qu'il m'aurait pris en amitié... Et il aurait pu se faire qu'il m'aurait couché aussi sur son testament! ce qui est ne serait peut-être pas, et ce qui n'est pas... serait peut-être... On a des exemples de ça.

* Cheveux rares et grisonnants; favoris gris et courts; veste longue de couleur claire, gilet à fleurs, cravate de couleur, pantalon de velours olive usé, bas et souliers à cordons.

SCÈNE II.

JEAN REMY, UN PETIT PAYSAN, *puis* RAVINARD.

LE PETIT PAYSAN, *criant du dehors.* Monsieur Jean Remy, monsieur Jean Remy...

Il entre en courant.

JEAN REMY. Quoi?... Il a toujours l'air d'un événement celui-là!

LE PETIT PAYSAN. Il y a là un homme qui demande à vous parler en *segret.*

JEAN REMY. Qui ça? Le connais-tu?

LE PETIT PAYSAN. Non! puisque je vous dis que c'est un homme; si je savais son nom, je ne l'appellerais pas un homme.

JEAN REMY. Va un peu lui dire de venir.

LE PETIT PAYSAN. Oui, monsieur Jean Remy.

Il sort et laisse la porte ouverte.

JEAN REMY. Un homme qui veut me parler en *segret*... qui ça pourrait-il bien être?... Ah! si c'est un quelqu'un que je connais, je le reconnaîtrai bien en le voyant.

LE PETIT PAYSAN, *en dehors.* M. Jean Remy est tout seul; entrez!

RAVINARD, *entrant vivement**. Sauve un ami!

Il se jette au cou de Jean Remy**.

JEAN REMY, *étonné.* Ravinard!!! Tu n'es pas mort?

RAVINARD. Non!

JEAN REMY. Tiens!... et M. Nantouillet?...

RAVINARD. Dans le pays des grenouilles.

JEAN REMY. Toujours mort?... Alors je le savais.

RAVINARD. Tu sais ça?... Une histoire abominable!... Je suis innocent, mais je ne pourrais pas le prouver... J'ai eu toutes les peines à m'en tirer. En sortant de l'eau, je m'étais fourré dans un fourré pour sécher mes z'hardes, quand j'entends crier des gens qui cherchaient M. Nantouillet: *nayé! nayé!* conçois-tu mon saisissement?

JEAN REMY. Et mouillé comme tu l'étais, c'était dans le cas de t'enrhumer, ça.

* Ravinard a le même costume qu'au premier acte; sa barbe est longue. Après avoir soigneusement fermé la porte sur lui, il avance d'un air effaré vers Jean Remy.

** Ravinard, Jean Remy.

RAVINARD. Je n'ai pas osé retourner à la boutique, crainte de la justice, et v'là un mois que je cours la campagne, sans pouvoir me faire la barbe.

JEAN REMY. Et comment que t'as vécu?

RAVINARD. En volant des betteraves!

JEAN REMY. Pauvre garçon!

RAVINARD. Ah! j'ai fait des réflexions bien pénibles sur la question des sucres.

JEAN REMY. Et qu'est-ce que je peux faire pour toi?

RAVINARD. J'ai vu des gendarmes qui rôdent par ici; il n'y a pas une minute à perdre! Jean Remy, sois propice à un camarade, cache-moi, nourris-moi, entretiens-moi, je ne t'en demande pas davantage.

JEAN REMY. Te cacher ici?... dans la propre maison de M. Nantouillet?

RAVINARD, *étonné*. C'était à lui la ferme?

JEAN REMY. Mon Dieu, oui! les héritiers viennent aujourd'hui même pour en prendre possession.

RAVINARD. Qu'est-ce que ça fait? ils ne l'emporteront pas. D'ailleurs, ils ont moins de raison que personne pour m'en vouloir.

LOUISE, *dans la chambre du haut*. Mon oncle, mon oncle!

JEAN REMY, *avec crainte*. On vient.

RAVINARD, *effrayé*. C'est Louise, la filleule du défunt! je suis cuit!

JEAN REMY. Ecoute, je ne suis pas pour abandonner un ami dans la peine, je te cacherai.

RAVINARD, *marchant vivement*. Mais où? où?

JEAN REMY, *lui indiquant la porte qui est au bas de l'escalier*. Là, dans le fournil... mets-toi au fond, derrière les bourrées.

RAVINARD, *avec résolution*. Je n'en bonge pas, quand je devrais servir à chauffer le four.

Il disparaît. Jean Remy ferme la porte sur lui et en retire la clef.

SCÈNE III.

JEAN REMY, LOUISE, *puis* NANTOUILLET.

JEAN REMY. Allons! me v'là avec un nourrisson sur les bras!

LOUISE, *sur le palier du haut*.* Il est parti, mon oncle?

JEAN REMY. Qui?

LOUISE. Le petit Pampin m'a dit qu'il y avait un homme qui vous demandait.

JEAN REMY. Bah! il y a beau jour qu'il est parti!

LOUISE. Il n'avait pas l'air d'un gendarme?

JEAN REMY. Lui!... il a plutôt l'air d'un voleur.

LOUISE, *à elle-même*. Bon! ça me rassure.

Elle descend *.

JEAN REMY. Ah ça, mais pourquoi diable me demandes-tu tout ça?

LOUISE. C'est que... c'est que... je venais pour vous dire que je viens de voir Jacques par la fenêtre; il va arriver. (*Elle ouvre la porte qui donne à l'extérieur, et dit à la cantonade.*) Entrez, Jacques.

JEAN REMY, *d'un air moqueur*. Tiens! c'te cérémonie pour faire entrer (*appuyant*) *monsieur* Jacques! semble-t-il pas que c'est l'ambassadeur du grand Mamamouchi?... (*A part.*) Je crois qu'elle en tient pour lui, parole d'honneur!... Faudra que je mette ordre à ça!... (*A Nantouillet, qui paraît au fond en costume de berger.*) Eh ben! qu'est-ce qu'il y a?

Nantouillet entre; il est vêtu d'une veste brune longue, gilet à fleurs, culotte courte de velours olive usée, bas de coton bleus, gros souliers ferrés, cheveux courts, chapeau de paille grossier; il porte un bâton à la main. Il marche avec peine, comme un homme accablé de fatigue.

NANTOUILLET, *se dirigeant vers la chaise qui est à gauche, près de l'avant-scène*. D'abord, je désire m'asseoir. (*Il s'assied.*) Ah! sacrebleu! quelle course **!

JEAN REMY. Comment! tu oses t'asseoir devant moi?

NANTOUILLET, *assis*. Non, ce n'est pas ça.

JEAN REMY. Cependant...

NANTOUILLET. C'est que je n'ose pas rester debout... Je suis si fatigué! j'ai peur de me disloquer... Les jambes me sortent du corps.

JEAN REMY. Voilà un drôle de berger! il ne peut pas faire un pas sans être fatigué.

NANTOUILLET, *ironiquement*. Vous appelez ça un pas?.. Quatre lieues? Je ne connais guère que celui de Calais qui puisse entrer en concurrence avec lui pour la longueur.

JEAN REMY, *avec brusquerie*. Tais-toi, tu n'as jamais que des choses saugrenues à dire.

NANTOUILLET, *s'oubliant*. Mais sacré...

Louise l'arrête d'un signe suppliant.

JEAN REMY, *avec hauteur*. Quoi?

NANTOUILLET, *doucement*. Oui, monsieur Jean Remy.

JEAN REMY. As-tu remis toutes mes lettres?

NANTOUILLET. Oui, monsieur Jean Remy.

JEAN REMY, *durement*. Pourquoi que t'es resté si longtemps?

* Elle est vêtue d'une robe d'indienne; petit tablier; bonnet rond comme au premier acte, mais sans ruban.

* Louise, Jean Remy.

** Nantouillet, Jean Remy, Louise

NANTOUILLET. Parce que... quand on n'a encore mangé qu'un morceau de pain bis, avec du fromage mou... on a le diaphragme un peu...

JEAN REMY, *l'interrompant d'un air de dédain.* Quoi? la *diaphrase?* tu as la *diaphrase?*... (*Se tournant vers Louise.*) Qu'est-ce qu'il dit? Parole d'honneur! ce garçon-là, il dit tous les mots qui lui passent par la tête. Qui donc qui t'a appris à *t'espliquer?*

NANTOUILLET, *en souriant.* Personne.

JEAN REMY. Il y paraît. Et la commission que je t'ai donnée? as-tu acheté du liége?

NANTOUILLET. Je n'ai pas trouvé de marchand de liége.

JEAN REMY. Tu n'a pas trouvé d'épicier?

NANTOUILLET, *avec humeur.* Quoi? ça se vend chez l'épicier? Me l'avez-vous dit? Je ne peux pas deviner, moi?

JEAN REMY. Mais tu n'es qu'une bête *brusque!* va! si ce n'était pas pour Louise qui te protége... depuis un mois qu'elle t'a amené ici, il y a six semaines que je t'aurais flanqué à la porte!

LOUISE, *avec douceur, à Jean Remy.* Oh! mon oncle, ce pauvre Jacques qui n'a pas de ressources!

JEAN REMY. Avec tout ça! grâce à sa balourdise, la petite chatte n'aura pas de collier de liége... Son lait va se *carier!* voilà ce qui va arriver.

NANTOUILLET, *riant ironiquement et se levant.* Oh! si ce n'est que ça... Vous pouvez lui pendre au cou tout ce que vous voudrez, la première chose venue, une pierre... ça fera exactement le même effet.

JEAN REMY, *scandalisé.* Mais, Dieu me pardonne! il a l'air de me *crétiquer!* Il ne croit à rien, ce drôle-là, il ne croit absolument à rien... Un imbécile pareil!

LOUISE, *suppliante.* Mon oncle!

JEAN REMY. C'est comme l'autre jour... Il n'avait jamais entendu dire qu'il faut couper le bout de la queue aux jeunes chiens pour les faire profiter.

NANTOUILLET, *riant.* Vu qu'ils ont un ver...

JEAN REMY, *sérieusement.* Qui leur ronge...

NANTOUILLET, *riant.* L'extrémité...

JEAN REMY, *sérieusement.* De cette chose... Oui, ils l'ont; et ça leur nuit. Tu ne savais pas ça, toi, ignare? cruche! tu n'es bon qu'à garder les bestiaux! va garder les bestiaux! va!

NANTOUILLET, *à part, en riant, et remontant un peu la scène.* Voilà comme on me traite!

JEAN REMY, *le rappelant.* Et ces messieurs, qu'est-ce qu'ils t'ont dit?

NANTOUILLET. Le juge de paix va venir; il m'a dit qu'il me suivait.

JEAN REMY. Je vas au-devant de lui. (*A part, en sortant.*) Je suis bien aise de lui causer un peu avant l'arrivée des héritiers. (*Haut.*) J'aurai peut-être besoin de toi, ne t'éloigne pas... entends-tu, butor?... propre à rien!...

Il sort par le fond.

SCÈNE IV.

LOUISE, NANTOUILLET.

NANTOUILLET, *gaiement.* Eh bien, j'ai de l'agrément dans mes fermes!... allons! j'en ai!...

LOUISE. Il ne faut pas en vouloir à mon oncle.

NANTOUILLET. Lui en vouloir!... pourquoi?... parce qu'il m'accable d'injures?... C'est le premier qui se soit permis cette licence avec moi, je trouve ça drôle!... et je ne peux pas lui répondre, voilà ce qui m'amuse le plus!... Est-ce qu'on a déjeuné sans moi?

LOUISE. Oui, mon parrain; mais on vous a gardé votre soupe.

NANTOUILLET, *d'un air piteux.* Aux choux... toujours?...

LOUISE. Oui, mon parrain.

NANTOUILLET, *avec indignation.* Je voudrais que le dernier chou de l'Europe fût enseveli dans les entrailles de la terre!

LOUISE, *gaiement.* Les gens de la campagne s'en plaindraient beaucoup.

NANTOUILLET, *avec importance.* Pas les perdrix (*riant*), qui sont cependant un peu de la campagne.

LOUISE. Parrain, pendant que nous sommes seuls...

NANTOUILLET. Quoi?

LOUISE. Quand vous parlez à mon oncle, tâchez donc de ne pas dire des mots qu'on dit à la ville; j'ai toujours peur qu'il ne soupçonne la vérité... tâchez de parler comme les gens de la campagne... c'est si facile!

NANTOUILLET. Pas tant que tu le crois... enfin, je tâcherai... tu as raison.

LOUISE. Vous y penserez?

NANTOUILLET, *avec une affectation comique.* J'y *penserons!*

LOUISE, *riant.* Ha! ha! ça me fait plaisir de vous voir gai comme ça... Je vais chercher votre soupe.

NANTOUILLET, *soupirant.* Ah! j'en ai besoin. (*Louise se dirige vers l'escalier; quand elle a monté quelques marches, Nantouillet la rappelle.*) Dis donc!... (*Louise s'arrête; et Nantouillet lui dit gaiement :*) J'en ons de *bésoin.*

SCENE V.

NANTOUILLET, *seul.*

C'est vrai, je suis gai ! c'est assez triste à dire... mais je suis gai !... Pourquoi ça? d'où ça vient-il?... Je travaille comme un nègre! et je me porte comme le Pont-Neuf, qui se porte assez bien pour son âge. Quand j'étais... ce que j'étais, quand j'étais moi-même, ma table était servie avec recherche, le meilleur bourgogne à l'ordinaire ; j'avais l'estomac malade... j'étais languissant... je ne dormais... que par petits bouts... A présent, je ne bois plus que l'eau de la Seine (qui vient de la Bourgogne aussi, ce n'est pas l'embarras); eh bien, j'ai un estomac d'autruche, je digère ! je digère... même les choux, comme pourrait le faire un lapin en goguette... (*Il rit.*) Eh ! eh ! eh ! c'est particulier, ça !... Ce que c'est ! je ris... et je suis berger !... (*D'un ton calme et pénétré.*) C'est pourtant une chose bien triviale que la bergerie à l'heure qu'il est, et par les moutons qui courent !... (*Après une pause, et d'un air de regret.*) Ah ! si Virgile revenait au monde, je ne serais pas fâché de lui glisser deux mots dans la trompe d'Eustache, touchant la grande différence qui existe entre les bergers de son temps et ceux de ce temps-ci !... Non, je voudrais le voir, je voudrais causer avec lui, ça m'obligerait, ça me ferait plaisir. (*Avec une indignation énergique.*) Je lui montrerais les brebis du 19e siècle, ces exécrables bêtes, les plus indisciplinées de tous les animaux ! qui semblent prendre un abominable plaisir à marcher dans la crotte, et à sauter par-dessus les fossés pour ravager les pommes de terre (*d'un air vaporeux*) d'alentour !... Je voudrais voir si Virgile serait disposé à faire du... Florian, en regardant l'affreuse bucolique au milieu de laquelle je patauge ici ?... Ah ! voilà un homme qui serait bien surpris !... et je suis sûr qu'il me dirait : Sacrebleu ! (en latin)

AIR : *Aux braves hussards du deuxième.*

Etre berger ! mais c'est un vrai martyre !
Où sont ces jours de calme et de repos
Où Mélibée et son ami Tityre,
Ne craignant pas de perdre leurs troupeaux,
Passaient leur temps à jouer des pipeaux ?
Avec humeur.
Et depuis quand ne faut-il plus qu'un signe
Pour rattraper les moutons égarés ?
D'un air décidé.
Allons, Virgile est un farceur indigne,
Ou les moutons sont bien dégénérés. (*Bis.*)

Je devrais sécher sur pied !... pas du tout, j'engraisse... mes brebis mêmes, toutes... désobligeantes qu'elles sont... elles me font plaisir à voir... Depuis que je suis ici, j'ai bien trimé... Eh bien (c'est très-curieux), je n'ai pas eu un instant à moi pour m'ennuyer. (*Avec bonheur.*) Je respire, je vis. (*Se croisant les bras et très-sérieusement*). Ah ! c'est très-curieux, ça !...

SCÈNE VI.

LOUISE. NANTOUILLET.

LOUISE, *venant du premier étage et apportant de la soupe dans un pot de faïence brune et un demi-verre de vin.* Voilà, mon parrain.

NANTOUILLET, *allant vers la table et s'asseyant.* Ne m'appelle donc pas ton parrain ! je te l'ai déjà dit dix fois... tu me compromettras !... Appelle-moi Jacques !

Louise pose la soupe et le verre sur la table et se tient debout derrière Nantouillet.

LOUISE. Je l'ai tenue bien chaudement, et je l'ai faite avec du pain blanc, en cachette de mon oncle.

NANTOUILLET, *commençant à manger.* Tu es un ange ! (*A lui-même.*) Je ne croyais pas, moi, à l'existence de ces sortes d'êtres !

LOUISE. Ce que je fais n'est-il pas naturel? Vous avez toujours été si bon pour moi !

NANTOUILLET, *avec modestie.* Bon pour toi... bon pour toi !... (*Changeant tout à coup d'intention.*) Mais j'ai été excellent pour toi, c'est vrai !... c'était mon devoir de parrain... (*se reprenant vivement*) mon devoir de Jacques, je veux dire.

LOUISE. Eh bien, aujourd'hui vous avez besoin de moi, et je suis heureuse de pouvoir vous être utile, voilà tout.

NANTOUILLET, *en mangeant.* C'est vrai ! tu es devenue... (*à demi-voix*) mon parrain, et moi, je suis... ta filleule, je suis ta petite filleule... voilà où nous en sommes.

LOUISE. Ah ! je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de rendre votre position plus supportable.

NANTOUILLET. Elle est très-bonne.

LOUISE. Quoi ! vous vous trouvez heureux?

NANTOUILLET. Un peu poivrée seulement.

LOUISE, *étonnée.* Votre position ?

NANTOUILLET. C'est de la soupe que je parle. Oh ! quant à ma position, il n'y a qu'une chose qui me taquine, c'est ma conscience... (*Avec force.*) J'ai noyé mon pareil ! J'éprouve toutes les tortures de don Juan poursuivi par une statue... Tu ne connais pas cette horreur-là, toi?

LOUISE. Non, mon parrain.

NANTOUILLET. En marbre blanc

LOUISE. Non, mon parrain.

NANTOUILLET. Musique de Mozart... Eh bien, voilà où j'en suis!... la figure de ce maudit serrurier me pourchasse sans cesse. Il est là, devant moi, toujours!... Il est là! (*il indique sa droite*) là! (*il indique la place qui est devant lui*) là! (*il indique l'autre côté de la table*). Je me promène avec lui! je dors avec lui! (*appuyant*) je mange avec lui!... (*Il porte à sa bouche une cuillerée de soupe, puis il s'arrête tout à coup en regardant avec crainte de l'autre côté de la table; il prend son écuelle de la main gauche, toujours l'œil fixé sur le spectre qu'il croit voir: enfin il boit une partie de son vin, jette le reste à la figure du serrurier, et il dit d'un ton désolé:*) Il est affreux!... (*Après un temps.*) Hier, pas plus tard qu'hier... (*il se lève et descend la scène*) en gardant mes moutons, je m'endors sous un arbre; à peine ai-je clos mon infortunée paupière, que voilà ma victime qui se dresse devant moi, trempée comme une poule d'eau, et qui me dit des atrocités... touchant son décès!

LOUISE, *effrayée*. Ah! mon Dieu!

NANTOUILLET. Ce n'est pas tout.

LOUISE. Quoi donc!

NANTOUILLET.

AIR: *Ah! si madame me voyait.*

En m'appelant son meurtrier,
Il m'adressait une horrible harangue,
A chaque mot il me tirait la langue,
Et je voyais jusque dans son gosier!
Va-t'en, va-t'en, disais-je, serrurier!
Je m'éveillai bientôt, froid comme un marbre,
Levant les yeux un peu... pour m'égayer,..
Et je frémis en voyant l'arbre...

LOUISE, *étonnée*.

Pourquoi donc?

NANTOUILLET.

C'était un noyer!!
J'avais dormi sous un noyer!

LOUISE. Vous devriez chasser de pareilles idées.

NANTOUILLET. Je m'en arrange... car c'est une émotion; j'en ai été si longtemps sevré!... et puis... les angoisses même me font mieux sentir le charme de certaines pensées... ça alterne avec mes remords!

LOUISE. Vos remords!... vous n'êtes pas coupable!

NANTOUILLET. Je le sais bien; mais le cri de... (*Il indique sa conscience.*) Dans le jour, ça va; mais, la nuit, je ne distingue plus! Tout dans cette maison me rappelle ma victime; je ne puis pas toucher une clef, tirer un verrou, un misérable loquet, sans penser à la profession de cet infortuné! je le vois, même dans l'obscurité! (*Avec découragement.*) Triste privilége! dont jusqu'ici les chats avaient seuls l'exploitation!!!

LOUISE. Oh! mon Dieu, que je suis fâchée d'avoir remis à Joseph, votre domestique, les mille francs que je vous devais! avec cet argent-là, vous auriez pu fuir, quitter ce pays, gagner la frontière.

NANTOUILLET, *vivement*. Mais je ne veux pas m'en aller... mais je ne crains rien ici; j'y suis très-bien!... On ne soupçonne pas mon existence... je ne cours aucun danger! fuir?... Abandonner la ferme, mes moutons... que j'aime... même pour le mal qu'ils me donnent?... et puis!... (*revenant brusquement au ton naturel*) tu n'as peut-être pas remarqué que l'autre jour je t'ai pressé la main?

LOUISE, *naïvement*. Non!

NANTOUILLET, *sèchement*. Je te l'ai pressée; (*d'un air fatigué en allant s'asseoir à la table*) et si je n'étais pas éreinté comme je le suis, je te la presserais encore. (*En s'asseyant.*) Fuir! dis-tu?

LOUISE, *se rapprochant de lui*. Cela me ferait bien de la peine; mais si votre sûreté, si votre bonheur en dépendaient...

NANTOUILLET, *tendrement*. Tu veux donc que je m'éloigne de celle que j'aime?

LOUISE, *tristement, à part, et regagnant le milieu de la scène*. Ah! oui..... cette dame!

NANTOUILLET, *avec exaltation*. Celle qui est tout pour moi!

LOUISE. Tout?

NANTOUILLET, *d'un ton naturel et indifférent*. Ma foi, oui, à peu près. (*Il se lève et se rapproche de Louise, qui est devenue un peu rêveuse.*) Tu ne sais pas qu'il se passe quelque chose de bien particulier ici. (*Louise, qui ne le regardait pas pendant qu'il prononçait cette dernière phrase, promène ses regards autour d'elle comme pour s'expliquer ce qu'il veut lui dire; il lui frappe doucement sur l'épaule pour rappeler son attention et lui montre son cœur.*) Ici!

LOUISE, *avec surprise*. Quoi donc?

NANTOUILLET, *à part, s'éloignant un peu*. Mais je ne peux pas le dire, je n'ai plus rien..... je ne peux pas parler de mon amour.

LOUISE, *ingénument*. Oh! avec moi, mon parrain... vous savez bien que je n'en dirai rien... dites toujours!

NANTOUILLET, *avec impétuosité, et se rapprochant d'elle*. Tu le veux? Eh bien! apprends tout... tout, tout!

SCÈNE VII.

LOUISE, JEAN REMY, NANTOUILLET.

JEAN REMY, *arrivant du dehors*. Vite, vite, alerte!

NANTOUILLET, *à part, s'éloignant*. Que le diable l'emporte!

JEAN REMY. Voilà le juge de paix qui arrive, avec ces messieurs; prépare la salle.

LOUISE. Quels messieurs donc, mon oncle?

JEAN REMY. Les héritiers.

NANTOUILLET. Quels héritiers?

JEAN REMY. Les héritiers de monsieur Nantouillet, notre propriétaire qu'est mort.

NANTOUILLET, *jetant un cri de surprise.* Quoi?

LOUISE, *en même temps.* Ciel!

JEAN REMY. Qu'est-ce qu'il a cet animal-là? Est-ce que tu ne sais pas que monsieur Nantouillet est mort?

NANTOUILLET, *feignant de la douleur.* Si, si! le malheureux, l'infortuné!

JEAN REMY. Eh ben, alors, qu'est-ce qui te surprend?

NANTOUILLET, *tranquillement.* Rien..... rien...

Il remonte la scène pour sortir.

JEAN REMY, *le retenant par le bras.* Eh ben, tu t'en vas parce qu'il y a quelque chose à faire? je te reconnais bien là..... paresseux!

LOUISE. *A part.* O mon Dieu! comment faire?

NANTOUILLET, *avec beaucoup d'intérêt.* Ainsi, ces lettres que j'ai portées ce matin?...

JEAN REMY. C'était pour le partage de la succession.

NANTOUILLET, *à part, descendant la scène.* Il ne me manquait plus que ça!..... J'assiste à mes obsèques!..

JEAN REMY, *au fond.* Les voilà, les voilà!...

NANTOUILLET, *à part.* Horreur de position!

LOUISE, *se rapprochant de Nantouillet.* Pauvre parrain *!

NANTOUILLET, *à Louise.* Sous ce costume, ils ne me reconnaîtront peut-être pas!

Il prend son chapeau qui était sur la table, et se coiffe de manière à n'être pas vu des arrivants.

JEAN REMY, *à la porte du fond.* Entrez, messieurs.

SCÈNE VIII.

JEAN REMY, POLIVEAU, ALFRED, LE JUGE DE PAIX; *les* TROIS AMIS *groupés à gauche;* LOUISE, NANTOUILLET, *à droite.*

CHOEUR.

AIR: *Valse légère.*

D'un homme à jamais regrettable
Nous venons, amis empressés,
Faire le partage équitable
Des trésors qu'il nous a laissés.

* Jean Remy au fond, Louise et Nantouillet sur le devant à droite.

NANTOUILLET, *à part.*

C'est donc ainsi qu'on me regrette?

LOUISE, *bas à Nantouillet.*

Ils n'ont pas l'air désolé!

NANTOUILLET.

Mais pas trop!
Leur douleur est assez coquette,
Leur *requiem* a tout l'air d'un galop.

REPRISE DU CHOEUR.

D'un homme à jamais regrettable, etc.

Pendant les premières mesures de la reprise du chœur, Nantouillet affecte, mais très-légèrement, quelques mouvements de valse, puis fait aussitôt un geste d'indignation et se dirige vers la porte du fond pour s'esquiver.

JEAN REMY, *le retenant.* Où vas-tu?...

NANTOUILLET, *redescendant la scène.* Il est dit que je ne l'échapperai pas.

JEAN REMY, *avec brusquerie.* Donne des chaises à ces messieurs, *faignant.*

NANTOUILLET. Oui, monsieur Jean Remy!

JEAN REMY. Paresseux!

NANTOUILLET. Oui, monsieur Jean Remy! (*A part.*) Et il faut que je les fasse asseoir!!

Louise et Nantouillet, qui cherche toujours à dérober sa figure, placent des chaises près de la table.

JEAN REMY, *indiquant le bout de la table qui fait face au public.* Là! là! pour monsieur le juge de paix. (*Nantouillet place une chaise à l'endroit indiqué.*) Je vous demande pardon, messieurs, pour la maladresse de ce garçon; c'est un berger: quand il n'est pas avec ses moutons, il n'y a rien à tirer de lui; il voudrait les voir nuit et jour...

NANTOUILLET, *à part, avec ironie.* Oui... à la broche!

LOUISE, *bas, à Nantouillet.* Parrain, ne vous remuez pas comme ça, je crains qu'on ne remarque...

NANTOUILLET. Tu as raison.

Pendant ce colloque entre Nantouillet et Louise, tout le monde s'est assis dans l'ordre suivant: Jean Remy vers le milieu de la scène, à sa droite un des trois amis, puis auprès de la table Poliveau; au bout de la table, et faisant face au public, le juge de paix; de l'autre côté de la table, Alfred; les deux autres Amis derrière le Juge de paix. Nantouillet et Louise debout à l'extrême gauche.

LE JUGE DE PAIX. Savez-vous, messieurs, que, l'homicide étant bien constaté, si monsieur Nantouillet eût survécu, il eût eu une mauvaise cause à défendre devant les assises?

POLIVEAU. Aussi, tout est pour le mieux. Il était d'un caractère si violent!

NANTOUILLET, *à part.* Bien!

ALFRED. Si hautain parfois!

NANTOUILLET, *à part.* Allez!

POLIVEAU. Et si bête!

NANTOUILLET, *à part.* Bon! j'ai de l'agrément!

Il frappe du pied.

LOUISE, *bas.* Prenez garde, parrain!

NANTOUILLET. C'est vrai!...

LE JUGE DE PAIX. Messieurs, je crois devoir vous donner lecture du testament trouvé dans les papiers du défunt...

NANTOUILLET, *à part.* Ici présent.

LE JUGE DE PAIX, *lisant.* « Ceci est mon testament. Je soussigné, Pierre-Ponce Nantouillet... »

LOUISE, *à Nantouillet, avec surprise.* Pierre-Ponce?

NANTOUILLET, *à Louise, d'un air contrit.* Mon Dieu, oui; que veux-tu?...

LE JUGE DE PAIX. « Déclare léguer à mon ami Hercule Poliveau mon château de Vauxclairs, ainsi que toutes les terres qui en dépendent; à mon ami Alfred Dumont, capitaliste... »

LOUISE, *à Nantouillet.* Il est donc riche?

NANTOUILLET. Pas le son! mais il habite la capitale.

LE JUGE DE PAIX, *lisant.* « Je lègue la moitié de ma terre de Grisy, louée au fermier Jean Remy; je désire qu'il en soit fait une estimation et que le produit en soit partagé entre mes deux légataires, si mieux ils n'aiment s'entendre à l'amiable et se partager entre eux la propriété. »

POLIVEAU. Très-bien!

ALFRED. Parfait!

POLIVEAU. Qu'est-ce que ça peut valoir?

JEAN REMY. Oh! pas grand'chose, allez! c'est loué trop cher, et ce bon monsieur Nantouillet, que j'ai beaucoup connu, m'avait promis une diminution de bail.

NANTOUILLET, *à part.* Bon! ça marche! (*Bas, à Louise.*) Voilà un mensonge!

JEAN REMY, *tournant la tête vers Nantouillet.* Hein?

NANTOUILLET, *à part, indigné.* Encore un qui m'exploite! Je suis mis en actions!

LE JUGE DE PAIX. C'est, messieurs, pour procéder à cette estimation que nous sommes réunis. Jean Remy, veuillez nous mettre à même d'examiner la propriété.

Tous se lèvent.

JEAN REMY. Tout de suite.

POLIVEAU, *indiquant la porte du fournil.* Nous allons commencer par là.

JEAN REMY, *à part, vivement.* Et Ravinard qui est là! (*Haut.*) Je vas chercher la clef, ce sera pour votre retour. (*A Nantouillet.*) Tu vas conduire ces messieurs partout.

NANTOUILLET, *très-embarrassé.* Moi?

LOUISE, *bas, à Nantouillet.* Restez, parrain; j'y vais moi-même.

Nantouillet reste en place à l'extrême gauche.

JEAN REMY, LOUISE *et le* CHOEUR.

AIR : *Valse légère.*

D'un homme à jamais regrettable
Nous allons, / Vous allez, amis empressés,
Faire le partage équitable
Des trésors qu'il vous / nous a laissés.

Le Juge de paix, Poliveau, Alfred et leurs amis sortent conduits par Louise. Nantouillet porte la chaise qui est près de lui dans l'enfoncement formé par la saillie de l'escalier à gauche; Jean Remy, se croyant seul, se dirige vers le fournil à droite, au fond.

JEAN REMY. Et moi, faisons déguerpir ce pauvre Ravinard.

Il entre dans le fournil, dont il ferme la porte derrière lui.

SCÈNE IX.

NANTOUILLET, *puis* JEAN REMY.

NANTOUILLET, *redescendant la scène et rangeant les chaises qui avaient été déplacées.* Voilà donc ce qu'on appelle des héritiers qui regrettent un défunt? voilà comme ils me traitent!... eux que j'enrichis! c'est à vous dégoûter à jamais de vous jeter à l'eau!... Mais ça ne se passera pas comme ça... Ah! si je n'étais pas mort!... oh! quelle idée! quelle illumination soudaine! (*Il se met à la table et écrit sur le verso du testament pendant qu'il dit ce qui suit.*) Ah! mes amis, mes bons et dignes amis, vous ne vous attendez pas... « Paris le dix-neuf avril mil huit cent... » Je me suis noyé le vingt, il est donc bien possible que j'aie écrit le dix-neuf... voilà ce que c'est! (*Il se lève.*) Ah! ah!

JEAN REMY, *à la porte du fournil, suivi de Ravinard.* Quelqu'un!

Il referme vivement la porte. Ravinard reste dans le fournil.

NANTOUILLET, *se retournant vivement.* Hein? quoi?

Il affecte un air d'indifférence et se tient debout près de la table.

JEAN REMY. Comment! te v'là encore là, toi? qu'est-ce que tu fais ici?

NANTOUILLET. Mais, monsieur Jean Remy...

JEAN REMY, *d'un ton impératif.* Va-t'en faire boire tes bêtes; v'là l'heure.

NANTOUILLET. Oui, monsieur Jean Remy. (*A part.*) J'aurais pourtant voulu jouir de l'effet, mais je reviendrai. (*Jean Remy descend un peu la scène; Nantouillet feint de se diriger vers la porte et profite de l'inattention de Jean Remy pour gravir lestement l'escalier. A part, en montant.*) Voilà comme je vais faire boire les bêtes.

Il entre dans la chambre du haut.

SCÈNE X.

JEAN REMY, RAVINARD.

JEAN REMY, *ouvrant la porte du fournil.* Il est parti !... vite, il n'y a pas un instant à perdre, les héritiers vont revenir.

RAVINARD, *sortant du fournil.* J'ai eu une belle venette !

JEAN REMY. Il y a au-dessous de cette pièce-ci une espèce de cave dans laquelle mon père, du temps des alliés, a fait faire trois ou quatre cachettes pour y mettre ses provisions. Fourre-toi-z-y !

RAVINARD. Avec plaisir.

JEAN REMY. On n'ira pas te chercher là ; j'aurai soin de toi pour les vivres.

RAVINARD. Diable ! j'y compte !

JEAN REMY, *soulevant une trappe au second plan, vis-à-vis de la porte d'entrée.* Tiens, voilà l'entrée !... pas de bruit... et sois tranquille !

RAVINARD. Bon ! (*Il regarde l'ouverture.*) Ça n'est pas un beau séjour.

Il commence à descendre.

JEAN REMY. Ah ! dame, ça a été fait pour y mettre des pommes de terre.

RAVINARD. Il y paraît.

Il descend dans le caveau.

JEAN REMY.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Si l'on savait qu'en ces lieux je te cache,
Je s'rais perdu... tu le comprends ? ainsi
Ne bouge pas ; que personne ne sache
Le dévouement que je te montre ici.

RAVINARD, *soulevant la trappe avec sa main.*

Compte sur moi, n'en dis pas davantage,
Mais rappell'-toi, surtout, c' dernier avis :
Regarde-moi comme un s'rin dans sa cage,
Et n'oubli' pas de m' passer du chén'vis. (*Bis.*)

Il disparaît.

JEAN REMY. On vient... il était temps.

Il se place à gauche de la scène.

SCÈNE XI.

JEAN REMY, POLIVEAU, ALFRED, LE JUGE DE PAIX.

Alfred et Poliveau entrent en discutant avec vivacité. Le Juge de paix les suit.

ALFRED. Cela ne sera pas, je vous dis que cela ne sera pas.

POLIVEAU. Cela sera !... je ne peux pas me dépouiller pour vous !

LE JUGE DE PAIX, *se dirigeant vers la table.* Messieurs ! messieurs !... il y a un moyen de vous mettre d'accord, c'est de recourir au texte du testament.

POLIVEAU. Recourez au texte.

ALFRED. J'ai le droit pour moi, je plaiderai s'il le faut.

POLIVEAU. Eh bien, nous plaiderons !

LE JUGE DE PAIX, *prenant le testament et jetant un cri de surprise.* Ah ! grand Dieu !

TOUS. Quoi donc ?

LE JUGE DE PAIX, *descendant la scène.* Sur le verso ! le verso !

POLIVEAU, *vivement.* Quoi ! le verseau ! c'est un signe du zodiaque ; que voulez-vous dire ?

LE JUGE DE PAIX. Un codicille qui avait échappé à mon attention !

TOUS, *avec surprise.* Lisez !

LE JUGE DE PAIX, *lisant.* « Comme il est » possible que je me noye demain, je dé- » clare annuler toutes les dispositions stipu- » lées au recto du présent testament, et in- » stituer pour ma légataire universelle » Louise Floquet. »

JEAN REMY. Ma nièce !

ALFRED, *en même temps.* O ciel !

POLIVEAU, *en même temps.* Grand Dieu !

LE JUGE DE PAIX, *lisant.* « Ma filleule, » demeurant à Grisy, département de Seine- » et-Marne. Paris, le 19 avril 1842. *Signé,* » Pé-Pé NANTOUILLET. »

POLIVEAU, *avec véhémence.* Je déclare cette addition frauduleuse.

ALFRED, *de même.* Oui, oui !

LE JUGE DE PAIX. Messieurs, elle est de l'écriture du défunt.

TOUS, *regardant et à part.* Son écriture !

ENSEMBLE.

AIR de *Guillaume Tell.*

POLIVEAU et ALFRED, *furieux.*

Ah ! grand Dieu ! c'est épouvantable
Cet écrit, nous le combattrons !
Oui, c'est un faux abominable.
Nous plaiderons,
Et nous verrons !

JEAN REMY.

C'est un hasard inconcevable.
Avec bonheur nous l'acceptons ;
S'il faut plaider, j'en suis capable.
Nous plaiderons,
Et nous verrons !

LE JUGE DE PAIX.

C'est un hasard inconcevable !
Pour le défunt, nous le savons,
C'était un droit incontestable.
Nous plaiderons,
Et nous verrons !

SCÈNE XII.

LE JUGE DE PAIX, JEAN REMY, ALFRED, POLIVEAU, LOUISE, *apportant des verres et du vin.*

LOUISE, *venant de l'extérieur.* Voilà, messieurs, de quoi vous rafraîchir.

ALFRED, *à part.* L'héritage m'échappe; mais si je pouvais le reconquérir!

POLIVEAU, *à part.* La filleule est gentille... pourquoi pas?

JEAN REMY, *à part.* Je suis veuf; s'il y avait moyen... tiens, tiens! La loi permet d'épouser les oncles.

LOUISE. Ah! dame! c'est du vin du pays!

Elle verse du vin à Poliveau et à Alfred.

POLIVEAU. Servi par une si jolie personne, il nous paraîtra meilleur que le nectar, belle... (*A part.*) Je ne sais pas son nom.

LOUISE, *gaiement.* Je ne connais pas cette boisson-là.

JEAN REMY. Oui, oui, c'est un beau brin de fille que ma petite Louise...

POLIVEAU, *à part.* Louise? bon!

JEAN REMY. Et je me flatte qu'elle fera un bon mariage.

LOUISE, *descendant la scène et passant à la gauche*.* Dame! on ne sait pas.

LE JUGE DE PAIX, *à lui-même.* Je me suis marié l'an passé. Quelle bêtise j'ai faite!

ALFRED. Les jeunes gens les plus élégants seraient fiers d'être distingués par mademoiselle Louise.

JEAN REMY. D'abord, elle ne tient pas à l'âge!... pourvu qu'elle *save* qu'elle aura affaire à un bon enfant.

LOUISE. Oh! cependant...

POLIVEAU, *passant entre Jean Remy et Louise.* Mademoiselle Louise a raison... Moi, par exemple, j'ai quarante-cinq ans, c'est le bon âge pour un mari.

JEAN REMY, *repassant auprès de Louise.* Et moi quarante-sept, c'est encore meilleur, n'est-ce pas, Louise?

LOUISE, *étourdiment.* Sans doute; sans doute.

ALFRED, *passant à son tour entre Jean Remy et Louise.* Messieurs, permettez... mademoiselle ne peut être de cet avis...

LOUISE, *au Juge de paix.* Qu'est-ce qu'ils ont donc, avec leur âge? ils me regardent d'un air tout drôle!

LE JUGE DE PAIX. Ils ont qu'ils sont déshérités, et que vous êtes légataire universelle de M. Nantouillet.

LOUISE, *au comble de la surprise, et très-joyeuse.* Quoi! Ah! mon Dieu... mon parrain!... Ah! quel bonheur!... ah! que c'est bien... que je suis contente!

JEAN REMY. Pardi, je crois bien; te v'là riche à millions.

LOUISE, *hors d'elle.* Héritière!... héritière!...

JEAN REMY. Mais tu ne peux pas rester comme ça... il te faut un mari!

*Le Juge de paix. Louise, Jean Remy, Poliveau, Alfred.

TOUS. Certainement.

LOUISE, *préoccupée.* Oui, oui... Où est Jacques?... je voudrais voir Jacques!

Elle remonte un peu la scène avec agitation.

JEAN REMY, *la retenant.* Jacques?... Ah çà, mais est-ce que décidément tu aurais des idées sur ce mauvais garnement-là?

LOUISE, *embarrassée.* Moi?

JEAN REMY, *avec humeur.* Je m'en vas lui flanquer son compte!

LOUISE, *suppliante.* Mon oncle!...

AIR : *Quand il est là, la peur me gagne.* (Impressions de voyage.)

Quoi! vouloir le mettre à la porte!
C'est lui faire un affreux chagrin.

JEAN REMY.

Qu'il soit triste ou gai, que m'importe?

LOUISE, *à part.*

Que d'viendrait-il, pauvre parrain!
Ah! qu'au moins contre ces attaques
Ma froideur lui serve d'appui!

Haut.

Oh! non, non, je n'aime pas Jacques;
V'là pourquoi j' vous implor' pour lui. (*Bis.*)

JEAN REMY. A la bonne heure!

SCÈNE XIII.

LE JUGE DE PAIX, ALFRED, LOUISE, JEAN REMY, POLIVEAU, NANTOUILLET, *paraissant en haut sur le palier.*

NANTOUILLET, *à part.* Je viens pour m'amuser un peu.

POLIVEAU, *à part.* N'importe! je crois prudent de mettre ce berger hors de cause.

ALFRED, *agitant sa canne.* Et je m'en charge!

LOUISE, *apercevant Nantouillet, à part et avec crainte.* Il est là!... S'ils le voient, tout est perdu!... (*Haut, et avec intention.*) A quoi bon?... Mais, mon Dieu, en supposant que j'aurais aimé Jacques, quand je n'étais qu'une fille sans dot... maintenant je suis riche; est-ce que je ferais la sottise de penser à un berger qui n'a rien?...

NANTOUILLET, *à part.* Elle aussi?... J'arrive bien!

LOUISE. Qui n'est pas beau?

NANTOUILLET, *à part.* Bon! allez!

LOUISE. Qui est maussade?

NANTOUILLET, *à part.* Bon! poussez ferme!

LOUISE. Et pour vous le prouver...

JEAN REMY. Eh bien?

LOUISE, *à part.* Il faut bien empêcher qu'ils ne s'acharnent tous après lui. (*Haut.*) Je choisirai un mari.

TOUS. Quand?

LOUISE. Aujourd'hui même.

NANTOUILLET, *à part, désolé.* Aujourd'hui!... ah!

LOUISE, *à part.* Pauvre parrain !... Emmenons-les, de peur qu'on ne le voie.

JEAN REMY. Louise, je t'ai élevée, moi; tu penseras à ça?

LOUISE. Oui, mon oncle; à vous, d'abord.

NANTOUILLET, *à part.* D'abord!...

Mouvement de joie de Jean Remy.

TOUS. C'est ce que nous verrons!

LOUISE, *à part.* Il n'est pas dangereux, et il m'aidera à me débarrasser des autres... Venez, messieurs, suivez-moi; nous allons causer de cela.

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de Strauss.*

LOUISE.

Avant ce soir,
J'en ai l'espoir,
Non, plus de mystère,
Et j'espère
Pouvoir ainsi
Vous dire ici
Qui j'aurai choisi
Pour mari.

JEAN REMY, POLIVEAU, ALFRED.

Avant ce soir,
J'en ai l'espoir,
Non, plus de mystère,
Et j'espère
Etre celui
Que seul ici
Elle aura choisi
Pour mari.

Louise sort la première; elle est suivie de Poliveau et d'Alfred, puis du Juge de paix; Nantouillet descend l'escalier en se baissant pour n'être point remarqué. Le Juge de paix ferme la porte. Au moment où Jean Remy, qui le suit, va sortir, Nantouillet le saisit par le bras et le ramène vivement en scène.

SCÈNE XIV.

JEAN REMY, NANTOUILLET.

JEAN REMY, *effrayé.* Comment! quoi?... que me veux-tu, animal?

NANTOULLET, *exalté.* Il n'y a plus d'animal...

JEAN REMY. Qu'est-ce qu'il a donc? vas-tu me lâcher, imbécile?...

NANTOUILLET, *le tenant toujours.* Il n'y plus d'imbécile ici! Je vous demande pardon de dire ça en votre présence. Écoutez, père Jean Remy!

JEAN REMY, *d'un air piqué.* Père?

NANTOUILLET. J'ai dit père Jean Remy; je continue sous ce même nom de père!... Vous êtes vieux; le diable ne vous ôtera pas ça...

JEAN REMY. Moi?

NANTOUILLET. Votre tête commence à se défricher... Avez-vous l'intention d'épouser Louise?

JEAN REMY. Et quand je l'aurais?

NANTOUILLET, *d'un ton d'autorité.* Ah! je vas vous dire; c'est que ce projet-là ne me va pas, et que je vous défends d'y songer.

JEAN REMY, *scandalisé.* Tu me défends!... Ah! mais... (*Après avoir repris haleine.*) Mais tu oublies donc que je suis le maître ici? tu oublies donc que tu n'es que mon berger? que mon domestique?

NANTOUILLET. C'est justement ça! quand un maître s'expose, le devoir d'un bon domestique est de lui crier : casse-cou. (*Avec violence.*) Et si vous épousez Louise...

Il le lâche un moment.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Ça s'rait la plus grande des fautes...
Car si vous obteniez sa main...
Je n' sais pas le nombre de côtes
Que peut cont'nir le corps humain;
Mais j'étrill'rai si bien les vôtres,
Que je crains, j' dois vous en prév'nir,
Qu'à moins d' vous en fair' poser d'autres,
Vous n' puissiez plus vous en servir!

JEAN REMY. Que je me fasse poser des fausses côtes?... mais tu es un gueux, sais-tu?

NANTOUILLET, *lui prenant le bras.* Alors, ça ne doit pas vous surprendre. Il faut renoncer à la main de Louise, ou je vous défie de vous détacher de la mienne.

Il le secoue.

JEAN REMY. Quoi?

NANTOUILLET. Nous sommes seuls ici...

JEAN REMY. Eh bien?

NANTOUILLET. Vous n'êtes pas fort.

JEAN REMY. Ah! tu abuses de la faiblesse d'un vieillard!

NANTOUILLET, *avec une ironie amère.* Ah ah! vous êtes vieux actuellement? J'ai la poigne vigoureuse.

Il veut l'entraîner.

JEAN REMY. Arrête! (*A part.*) A quel genx est-ce que j'ai donné mes moutons à garder? (*Haut.*) Écoute, Jacques, je te crois un très-brave garçon...

NANTOUILLET. Très-brave!

JEAN REMY. Un peu...

NANTOUILLET, *vivement.* Oui.

JEAN REMY. Mais tu as de ça!

NANTOUILLET, *vivement.* Beaucoup.

JEAN REMY. Je ne veux pas te faire de la peine... Je renonce à Louise...

NANTOUILLET. Sincèrement?

JEAN REMY. Foi d'homme!

NANTOUILLET, *avec autorité.* Et vous allez

signifier à ce Poliveau et à cet Alfred que vous leur défendez de songer aussi à elle?

JEAN REMY. Mais comment puis-je?...

NANTOUILLET, *lui secouant le bras.* C'est votre affaire...

JEAN REMY. Oui, oui, je te le promets.

NANTOUILLET. Arrangez-vous!...

JEAN REMY. Puisque je te le promets!... (*Nantouillet lui lâche le bras; à part.*) Voilà un brigand!

NANTOUILLET. Je vous autorise à vieillir... Si vous me trompez, je reprends ma permission... Allez!

JEAN REMY. Je vais!... (*A part, en remontant la scène.*) Ah! grediu que tu es! je vais prendre mes mesures, va! (*Avec douceur.*) Adieu, Jacques!

NANTOUILLET, *marchant d'un air agité.* Bonjour!

JEAN REMY, *revenant près de Nantouillet, et affectant beaucoup de douceur.* Pourquoi ne m'as-tu pas dit tout de suite que tu l'aimais? ..ce bon Jacques! (*Il lui prend la main, Nantouillet la lui presse fortement, Jean Remy, cherchant à dissimuler la douleur qu'il ressent, dit d'un ton doucereux:*) Adieu, Jacques! (*En sortant.*) J'en échappe d'une belle! A son tour à présent!

Il sort.

SCÈNE XV.

NANTOUILLET, *puis* LOUISE.

NANTOUILLET, *d'abord seul.* Ah! ah!... il y regardera à deux fois!... Mais il n'y a donc plus rien de sacré!... A qui se fier?.... (*Avec douleur.*) Elle aussi!... elle que j'enrichis! elle que j'aimais!... C'est pour elle que je me cramponnais à la vie avec un acharnement sans exemple... dans l'histoire, car je n'ai jamais tant tenu à l'existence que depuis que je n'ai plus de quoi vivre... Elle était le dernier fil qui m'attachait à cette chimère... et elle le coupe!...

LOUISE, *entrant vivement du dehors, avec un sentiment de joie très-exalté.* Ah! mon parrain, mon parrain... quelle bonne idée vous avez eue de les déshériter!...

NANTOUILLET, *avec une froideur ironique, et s'éloignant d'un pas à gauche.* Ah! vous trouvez?

LOUISE, *sans l'écouter.* Je me suis échappée un instant pour vous dire toute ma joie... j'emprunterai sur vos biens... (*mouvement ironique de Nantouillet*) et bientôt vous pourrez gagner l'étranger... vivre libre, tranquille... Et puis, plus tard, j'irai vous porter le reste... vous rendre tout ce qui vous appartient.

NANTOUILLET, *qui a écouté avec la plus grande surprise.* Quoi?

Il se rapproche d'elle.

LOUISE, *avec expansion.* Oh! que je suis heureuse! vous voilà sauvé! mon Dieu, que je suis heureuse!

NANTOUILLET. Mais... ce mari... ce mari que tu dois choisir?...

LOUISE. Vous étiez là?... c'était pour détourner leur attention, je craignais qu'on ne vous découvrît!

NANTOUILLET. Mais tu disais... que je n'étais pas beau?

LOUISE. C'était pour détourner leur attention.

NANTOUILLET, *à lui-même, vivement.* Oh! que c'est adroit! (*A Louise, avec joie.*) Est-il possible? Et moi qui ai failli massacrer ton oncle!... Ah! j'en aurais été fâché... Mais comment? je te donne ma fortune... et tu me dis que plus tard... à l'étranger... tu m'apporteras...

LOUISE, *baissant les yeux.* Oui, parrain!

NANTOUILLET. Tu as donc cru que ce n'était qu'un dépôt? (*Avec abandon.*) Mais pas du tout, j'ai voulu te rendre heureuse... tout bonnement... Mais, parle, parle donc!

LOUISE, *toujours les yeux baissés.*

AIR : *A ton réveil je dois ma guérison.* (Insomnie.)

Comment, hélas! vous expliquer cela?

NANTOUILLET, *lui prenant la main doucement.*

D'où vient, enfant, le trouble où te voilà?

LOUISE.

Mon Dieu! pardonnez-moi, je suis un peu... peureuse.

NANTOUILLET.

J'ai voulu ton bonheur!...

LOUISE.

Votre âme est généreuse!

Vous voulez mon bonheur, parrain, serais-je heureuse

Si vous n'étiez pas là? (*bis.*)

NANTOUILLET, *hors de lui.* Quoi? tu m'aimerais?...

LOUISE, *avec beaucoup d'émotion.* Parrain!... je sais bien que c'est mal d'avouer cela.

NANTOUILLET, *dans le délire de la joie.* Tu m'aimes? Elle m'aime!... Ah! l'existence est belle, elle est bonne, elle me plaît!... Il me semble que je renais... je n'ai jamais éprouvé rien de pareil!

Il est descendu un peu vers la gauche de la scène.

LOUISE, *avec crainte.* Si l'on vous entendait!

NANTOUILLET, *à pleine voix.* Je ne crains plus rien... je suis heureux! je débute...

AIR : *Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!* (Lastucru.)

Non, non, jamais un tel bonheur
N'a fait battre mon cœur!
Si j' n'étais pas si fatigué,
J' dans'rais, tant je suis gai!
Dieu! se peut-il? je suis aimé!
Par un feu nouveau je me sens ranimé.
Vivent l'amour! les jeux! les ris!

LOUISE.

Parrain, prenez garde, on peut venir...

NANTOUILLET.

J' m'en ris!

ENSEMBLE.

Non, non, jamais un tel bonheur, etc.

LOUISE, *à part.*

Non, non, jamais un tel bonheur
N'a fait battre mon cœur,
Et c' n'est pas l' bien qu'il m'a légué
Qui rend mon cœur si gai.

NANTOUILLET.

Que je suis joyeux!
Oui, ma jeune amie,
Tu rends à mes yeux
L'existence jolie.
Plus heureux qu'un roi,
Je m' cramponne à la vie,
Oui, j'y tiens, ma foi...
(Avec expression.)
Mais pas autant qu'à toi!

ENSEMBLE.

Ah! quel plaisir! quels doux aveux
Viennent combler mes vœux!
Non, non, jamais un tel bonheur
N'a fait battre mon cœur.

LOUISE.

Ah! quel plaisir! quels doux aveux!
Enfin il semble heureux!
Parrain, modérez votre ardeur!
Cachons notre bonheur!

SCÈNE XVI.

POLIVEAU, ALFRED, LE JUGE DE PAIX, LOUISE, NANTOUILLET.

POLIVEAU, *entrant avec arrogance*. Que vient-on de nous dire! où est l'insolent qui prétend s'opposer à nos projets?

ALFRED, *entrant après Poliveau*. Et qui ose nous menacer!...

Il gagne l'extrême droite.

NANTOUILLET. Plus moyen d'échapper!

LOUISE, *cherchant à le cacher, et se plaçant à sa gauche*. Grand Dieu!

POLIVEAU *et* ALFRED, *le reconnaissant*. O ciel!

LE JUGE DE PAIX. Quoi donc?

POLIVEAU *et* ALFRED. Nantouillet!

NANTOUILLET, *avec force*. Moi-même.

Il avance vers eux*.

* Le Juge de paix, Poliveau, Alfred, Nantouillet, Louise.

LE JUGE DE PAIX, *très-surpris*. Monsieur Nantouillet!

LOUISE, *inquiète, à part*. Que vont-ils faire?

POLIVEAU. Est-il possible, mon Dieu! tu n'es pas mort!

NANTOUILLET, *avec énergie*. Non, je ne suis pas mort, heureusement! et si je l'étais, je me serais fait un devoir de revenir pour vous accabler d'injures! vous qui n'avez pas fait la moindre démarche pour repêcher ma dépouille! Mais, malheureux, si je m'étais noyé, il y a longtemps que mes mânes seraient arrivés à Quillebeuf!...

POLIVEAU. Mais, mon cher Nantouillet, pouvions-nous deviner que tu t'étais caché?

NANTOUILLET *avec dignité*. Oui, je me suis caché! Mais pourquoi me suis-je caché? mon motif était noble. (*Mouvement de Poliveau, qui indique qu'il n'en doute pas.*) C'est parce que j'avais peur.

LE JUGE DE PAIX, *passant devant Alfred et Poliveau, et arrivant près de Nantouillet*. Permettez, monsieur.

NANTOUILLET, *prenant le Juge de paix par le bras et le jetant vers l'extrême gauche en le faisant pirouetter*. Laissez-moi leur dire leur fait. (*Se retournant vers Alfred et Poliveau.*) Retirez-vous: je vous prie d'agréer ma malédiction et de me laisser vaquer à mes travaux champêtres... Adieu!

Il remonte la scène pour sortir.

LE JUGE DE PAIX, *remontant avec lui et le ramenant*. Monsieur Nantouillet, quand vous passiez pour mort, c'était très-bien; mais dès que vous existez...

NANTOUILLET, *effrayé, et très-vite*. Quoi? vous existez? mais je n'existe pas!

LE JUGE DE PAIX. Mon devoir est de m'assurer de votre personne.

LOUISE. O ciel!

NANTOUILLET, *avec véhémence*. Mais l'autre s'est noyé tout seul, je n'y suis pour rien.

LE JUGE DE PAIX, *très-posément*. Le serrurier a été noyé le 20 avril.

NANTOUILLET, *vivement*. Eh bien?

LE JUGE DE PAIX. Et le 19, vous avez écrit dans votre testament...

NANTOUILLET. Quoi?

LE JUGE DE PAIX. Cette phrase accusatrice : « Comme il est très-possible que je » me noie demain. » Je vous le dis à regret votre affaire est mauvaise.

NANTOUILLET, *consterné*. Grand Dieu! qu'est-ce que j'ai fait là?

POLIVEAU *et* ALFRED *s'avançant*. Ah! monsieur le juge de paix!...

LE JUGE DE PAIX. Messieurs! c'est mon devoir.

LOUISE, *pleurant.* Mon pauvre parrain! et c'est pour moi...

LE JUGE DE PAIX. Cette chambre, dont je vais faire garder les issues, vous servira de prison, en attendant la gendarmerie, dont Jean Remy, qui ne prévoyait pas cet incident, est allé réclamer la protection contre vos menaces.

NANTOUILLET, *tombant assis sur la chaise qui est près de la table à droite.* Je suis anéanti! (*A Louise, qui s'est approchée de lui d'un air affligé.*) Je suis anéanti, quoi! je suis anéanti!

LOUISE, *à part.* Oh! je le sauverai!

LE JUGE DE PAIX. Venez, messieurs.

Pendant l'ensemble suivant, Louise allume au feu de l'âtre le bout de chandelle qui était dans le bougeoir sur la cheminée et la pose sur la table.

ENSEMBLE.

POLIVEAU et ALFRED.

AIR du *Chœur final du 1er acte des Belles Femmes de Paris* (Variétés).

Quelle effroyable aventure!
Que va-t-il faire aujourd'hui?
Car ce procès, tout l'assure,
Finira fort mal pour lui.

LE JUGE DE PAIX.

Il faut, dans cette aventure,
Que je m'assure de lui;
Oui, dans cette conjecture,
C'est mon devoir aujourd'hui.

NANTOUILLET, *à part.*

Quelle effroyable aventure!
Et comment sortir d'ici?
Mieux vaudrait la sépulture
Que se voir traiter ainsi!

Tout le monde sort, excepté Nantouillet, qui reste accablé, la tête appuyée sur ses mains.

SCÈNE XVII.

NANTOUILLET, *seul.*

Tout est fini pour moi! au moment où je touchais au bonheur, où j'allais mettre la main dessus... va te promener!... tout... tout disparaît!... car enfin l'idée de cet ange était une des meilleures idées qu'on pût émettre! En réalisant ma fortune, nous pouvions trouver moyen d'aller nous établir aux États... plus ou moins unis d'Amérique! (*Il se lève.*) Pauvre Louise, c'est pour elle que je souffre! pour moi aussi, ce n'est pas l'embarras!... (*Il gagne le milieu de la scène.*) Que faire ici?... J'ai horrreur de me trouver seul le soir, depuis l'événement humide du mois dernier. (*Avec un effroi croissant.*) La solitude... me tue, et dès que je suis dans l'obscurité, il me semble voir l'ombre de ce malheureux se dresser devant moi, menaçante... et malpropre! Ah! si l'on savait ce que c'est que d'avoir noyé un serrurier!... je n'hésite pas à le dire : on s'abstiendrait! (*Regardant d'un air de pitié le bout de chandelle que Louise a allumé.*) Je n'ai qu'un bout de chandelle! Ils ne m'ont laissé que ça... (*Avec un sentiment douloureux.*) Un bout de chandelle qui va s'éteindre!... Quel emblème! (*Il place la lumière le plus près possible de son visage, ouvre de grands yeux, et dit d'un ton solennel.*) Et quelle effrayante analogie entre toi et moi!! (*Avec énergie.*) Oh! il faut que je m'en aille! n'importe comment, n'importe par où! (*Il va regarder à travers les fentes de la porte. On entend le bruit du fusil du factionnaire.*) Il y a un factionnaire! (*Il va regarder à la fenêtre.*) Encore un ici! Je suis complétement investi! (*Descendant la scène.*) Puis-je combattre tant de monde?... ce serait une folie; ce serait la lutte du pot de terre contre le pot de fer, (*avec importance*) et encore, grand Dieu! la comparaison n'est pas à mon avantage, car...

AIR : *Le Luth galant.*

Dans la mêlée à mon grand déplaisir,
Si quelque coup allait m'abasourdir,
Je serais moins heureux que le pot de la fable,
Car lui, s'il est fêlé par un choc redoutable,
Il a du moins un droit, un droit incontestable,
Il a le droit... de fuir! (*Bis.*)

Moi, je ne l'ai pas! pas moyen! (*Comme par inspiration.*) Ah! j'ai ouï dire que le père de Jean Remy, avait fait pratiquer dans sa cave (*il prend le bougeoir et examine le plancher avec attention*) des espèces de silos, et qu'il avait ménagé des issues souterraines... Si je pouvais m'en procurer une! (*Il se baisse et trouve l'entaille qui sert à soulever la trappe qui est au second plan, vis-à-vis de la porte d'entrée.*) Juste ciel! je tiens le manche! (*Il pose son bougeoir sur le bord de la trappe et la soulève.*) Oui!... oh! que c'est noir!... n'importe! dans la position où je suis, je n'ai pas le choix des nuances!... (*Il descend quelques marches.*) Il fait froid ici!... je sens le frisson qui me gagne!... Pourvu que Louise devine ma retraite. (*Il remonte un peu d'un air effrayé, en jetant un regard vers le fond du caveau, comme s'il apercevait quelque chose.*) J'ai peur! (*Il se décide à redescendre et dit d'un air désolé.*) Animal! tu ne pouvais donc pas apprendre à nager?

Il disparaît et ferme la trappe sur lui. Musique sourde à l'orchestre.

SCENE XVIII.

NANTOUILLET, RAVINARD.

NANTOUILLET, *hors de vue, jetant de grands cris.* Ah!... ah!... à moi!... à moi!

RAVINARD, *hors de vue.* Ah! coquin!

NANTOUILLET. Vade retrò, vade retrò!

RAVINARD. Assassin!

NANTOUILLET. A la garde! à la garde! à la garde! (*Sortant de la cave dans le plus grand effroi en poussant de grands cris, il a les cheveux hérissés et tout blancs*. Il referme vivement la trappe et reste dessus, plié en deux, le visage décomposé et la voix éteinte.*) Ah! ah! je l'ai vu; j'ai vu son ombre! Elle a une odeur de forge, elle sent le coke... J'ai senti... j'ai senti l'ombre de ses bras qui me serrait les côtes... J'ai entendu... l'ombre de sa voix qui m'appelait assassin! (*Il quitte la trappe et descend à droite vers la table.*) Il m'a semblé, au milieu de ces ténèbres, que nous recommencions la valse infernale d'il y a un mois... et dans cette horrible étreinte, j'ai donné, je l'avoue, j'ai donné une série de coups de poing sur l'ombre de sa tête. (*Regardant la trappe avec un effroi mêlé d'indignation.*) Abominable cyclope! tu me poursuivras donc jusque dans les caves? il n'y a donc pas sur la terre d'endroit assez creux... pour me cacher?

RAVINARD, *soulevant la trappe et passant la tête.* Ah! me voilà dehors!

NANTOUILLET, *s'élançant sur la trappe et la refermant d'un coup de pied.* V'lan!... horreur! je l'ai encore vu!! (*Avec désespoir et fléchissant les genoux.*) Ah! si c'est un jeu de mon imagination, elle devrait bien jouer à autre chose!

RAVINARD, *soulevant une seconde trappe qui est au premier plan à droite, à côté de la table.* Voilà une autre issue!

NANTOUILLET, *jetant un cri d'effroi, saute sur cette nouvelle trappe, la referme violemment et reste dessus.* Oh! je voulais des secousses, des crises, des émotions, je dois être satisfait! j'en ai, allons! j'en ai!

RAVINARD, *soulevant une troisième trappe au premier plan à gauche.* Cette fois-ci, ce sera bien le diable...

NANTOUILLET, *s'élançant vivement de la trappe sur laquelle il est à celle qui vient de s'ouvrir, la referme de même et dit avec l'accent du désespoir :* Où suis-je donc, grand Dieu? des trous partout! suis-je sur une écumoire? (*Avec conviction.*) Non, c'est un volcan, il y a une éruption de serruriers!

RAVINARD, *soulevant de nouveau la trappe qui est au premier plan à droite.* Pour le coup, me v'là sauvé!

NANTOUILLET, *s'élançant de nouveau sur cette trappe.* Vlan! (*D'une voix désespérée, et pleurant presque.*) Mais je n'en ai noyé qu'un! je marche sur une table de multiplication! Ah! j'ai une peur qui ne ressemble à rien... (*avec force*) une terreur... (*il avance vers la rampe et dit d'un air confidentiel et tout bas*) de quatre-vingt-treize! (*Reprenant le ton furieux.*) Puis-je vivre ainsi? (*Avec plus de force.*) Est-ce vivre ça? (*d'une petite voix et sèchement*) non! (*d'un ton résolu*) j'aime mieux le trépas! j'aime mieux le trépas!... Une fois devenu son collègue, il y a gros à parier que cet animal me laissera tranquille!... (*Il marche en désespéré, et arrive près de la fenêtre en évitant de toucher à l'endroit des trappes.*) Par où me flanquer dans l'éternité?... qu'on me le dise! qu'on me le dise!... (*On entend la ritournelle du chœur suivant; il s'élance avec effroi de la fenêtre où il était vers la table à droite et s'assied.*) Ah! qui vient là? que me veut-on? je n'y suis pas, je suis occupé!

* MM. les artistes des départements, chargés de ce rôle, voudront bien se rappeler que la perruque de Nantouillet, au second acte, est exactement la même qu'au premier, avec cette seule différence qu'elle est plus inculte. Il va sans dire que la perruque de cheveux blancs doit être en out semblable à celle-ci.

SCÈNE XIX.

PAYSANS *et* PAYSANNES, *entrant d'abord; puis* LOUISE, POLIVEAU, ALFRED, JEAN REMY *et* RAVINARD.

CHOEUR.

AIR *de la marche du Châlet.*

Que l'espérance le ranime!
Ah! quel bonheur! quel coup du ciel!
Et puisqu'il n'est point de victime,
C'est qu'il n'est point de criminel!

NANTOUILLET, *avec effroi.* Quelle est cette odieuse Ironie? que voulez-vous? laissez-moi! allez-vous-en! je ne veux pas qu'on me juge! je ne veux pas qu'on me condamne! je m'y oppose! je veux rester ici! (*Il se lève, prend la chaise sur laquelle il était assis, passe son bras gauche dans le dossier de cette chaise, étend les bras et saisit la table d'une manière convulsive; il la soulève, et en avançant deux pas il fait passer la table par dessus la chaise qui était devant et s'y assied accablé, la face appuyée sur la

table de manière à n'être pas reconnu de Louise.) On ne m'emportera qu'avec les meubles!

LOUISE, *accourant hors d'elle, et sans reconnaître Nantouillet.* Mon parrain, mon parrain! où est-il? qu'est devenu mon parrain?

NANTOUILLET, *d'une voix éteinte.* Tu n'as plus que bien peu de parrain, et ça ne durera pas longtemps. (*Il la regarde.*) Que veux-tu?

LOUISE, *le regardant.* Quoi! Ah! mon Dieu! c'est vous! dans quel état! vous êtes tout blanc!

NANTOUILLET, *s'essuyant le coude, se levant et descendant la scène.* Je me serai frotté à la muraille!

LOUISE, *passant vivement entre les Paysans qui sont au fond et la table, va décrocher le petit miroir qui est sur la cheminée.* Non, non... vos cheveux!

NANTOUILLET. Quoi? mes cheveux!... (*Louise lui présente le miroir qu'elle tient; il s'y regarde et jette un cri d'effroi.*) Ah! quel est cet abominable vieillard*?

LOUISE. Mais c'est vous, mon parrain!

NANTOUILLET, *comme malgré lui.* Ça n'est pas vrai. (*Il se regarde plus attentivement, ouvre la bouche et fait de grands yeux comme pour s'assurer de son identité.*) C'est moi... je me remets... c'est bien ma tête! (*Avec un profond étonnement.*) Mais combien d'années suis-je donc resté dans cette cave, pour avoir ainsi tourné au vénérable?

LOUISE. Mon oncle nous a tout dit.

Poliveau, Alfred et Jean Remy entrent.

NANTOUILLET. Comment?

ALFRED *et* POLIVEAU. Oui, mon ami.

JEAN REMY. Oui, monsieur Nantouillet, tout est découvert**!

NANTOUILLET. Tout? montrez-m'en un coin.

JEAN REMY. Ravinard est sauvé.

Il s'élance vers le fond, Jean Remy le retient.

NANTOUILLET. Sauvé! et je puis en faire autant? j'en use.

LOUISE. Que faites-vous?

RAVINARD, *sortant de la trappe.* Il n'est pas noyé, je suis des bons!

NANTOUILLET, *voulant s'élancer sur la trappe, et retenu violemment par Jean Remy.* Ah! renfoncez! renfoncez!

JEAN REMY, *à Nantouillet.* Mais c'est Ravinard, qui se croyait cause de votre mort et que j'ai caché là... Il est vivant...

Paysans au fond, Louise, Nantouillet.

* Paysans au fond à droite; sur le devant de la scène, Poliveau, Alfred, à gauche; Jean Remy, vers le milieu, Nantouillet et Louise, à droite.

RAVINARD, *sortant, et refermant la trappe.* Et il a des dents.

NANTOUILLET, *avec crainte.* En êtes-vous bien sûr?

RAVINARD, *gaiement.* Oui, monsieur Nantouillet, c'est bien moi*!

NANTOUILLET, *avec bonheur.* Vrai?.... (*D'un air suppliant.*) Laissez-moi vous tâter!.... permettez-moi de vous tâter!.... (*Il le palpe, et lui dit avec un sentiment de satisfaction.*) Ah! sacristi, mon brave ami, ça me fait bien plaisir de vous voir.

RAVINARD. Et à moi donc!

NANTOUILLET. Vous allez bien?... (*Il lui prend la main.*) Ah! Dieu! j'ai bien pensé à vous! (*A part.*) Je me disais aussi: Il est bien malpropre pour un fantôme!

POLIVEAU, *à Nantouillet.* Quel bonheur! nous retrouvons notre ami!

NANTOUILLET, *s'avançant vers eux avec une joie feinte.* Oui, quel bonheur! mes bons amis... mais vous ne voudriez pas qu'il fût incomplet?

Il leur donne une poignée de main.

ALFRED *et* POLIVEAU. Oh! non!

NANTOUILLET, *avec tendresse.* Eh bien!... ne remettez jamais les pieds chez moi.

ALFRED *et* POLIVEAU. Quoi?

NANTOUILLET, *regagnant le milieu de la scène.* Et rien ne manquera plus à ma félicité**.

POLIVEAU, *à Alfred.* Ah! c'est un homme sans moyens.

NANTOUILLET. Quant à vous, Ravinard, rassurez-vous, je n'ai jamais aimé madame des Canaries.

RAVINARD. Qui ça? Joséphine?

NANTOUILLET. Je vous la cède.... et je vous achèterai un fonds.

RAVINARD. Vrai?

NANTOUILLET. Je ne vous oublierai jamais. (*Montrant ses cheveux et avec douleur.*) Voici votre ouvrage.

RAVINARD, *à Jean Remi, avec surprise.* Un fonds de perruquier?

NANTOUILLET. Cela vous va?

RAVINARD. Pas fort. Sans vous commander, je garderai l'argent, mais le mariage... brosse pour le mariage.

NANTOUILLET, *avec compassion.* Vous êtes blasé!... je vous plains... moi, je ne le suis plus... (*avec joie*) ah! mais je ne le suis plus!... car je me marie... j'épouse un ange.

LOUISE, *modestement.* Mon parrain!

NANTOUILLET, *avec tendresse.* Un ange qui m'a abrité sous son aile...

* Poliveau, Alfred, Ravinard, Nantouillet, Jean Remy, Louise.

** Poliveau, Alfred, Louise, Nantouillet, Ravinard, Jean Remy.

LOUISE, *de même.* Ne dites pas cela !

NANTOUILLET, *avec un peu d'impatience.* Les anges en portent ; la comparaison est bonne, je sais ce que je dis.

JEAN REMY. Ah ! monsieur Nantouillet ! si j'avais su..... que vous aviez tant d'esprit que ça... si j'avais su que...,

NANTOUILLET, *gaiement, l'interrompant.* Je connais votre opinion sur mon compte... Et toi, Louise, ne crains rien de l'avenir ; près de toi, je ne serai jamais un homme blasé ; j'aurai toujours une volonté..... la tienne.... Je remets entre tes mains ma fortune, mon bonheur....

LOUISE, *avec gentillesse.* J'en aurai soin, parrain.

NANTOUILLET. Fais-en ce que tu voudras, je t'abandonne tout, (*avec importance*) même mes cheveux... fais-les teindre à ton goût... et choisis la couleur !

CHOEUR.

Puisqu'un doux mariage
Enfin va les unir,
C'est le joyeux présage
D'un riant avenir.

NANTOUILLET, *au public.*

AIR *du Baiser au porteur.*

Messieurs ! pesez ce que vous allez faire !
Lorsqu'une fois le remords nous poursuit,
C'est vainement qu'on voudrait s'y soustraire ;
Dans le sommeil, dans l'ombre de la nuit,
On voit toujours l'objet qu'on a détruit.
Ce danger-là pour vous est bien à craindre,
Si vous tuez la pièce en ce moment :
Toutes les nuits... (Dieu ! serez-vous à plaindre !)
Vous la reverrez en dormant.

CHOEUR.

Puisqu'un doux mariage, etc.

FIN.



Paris.—Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.